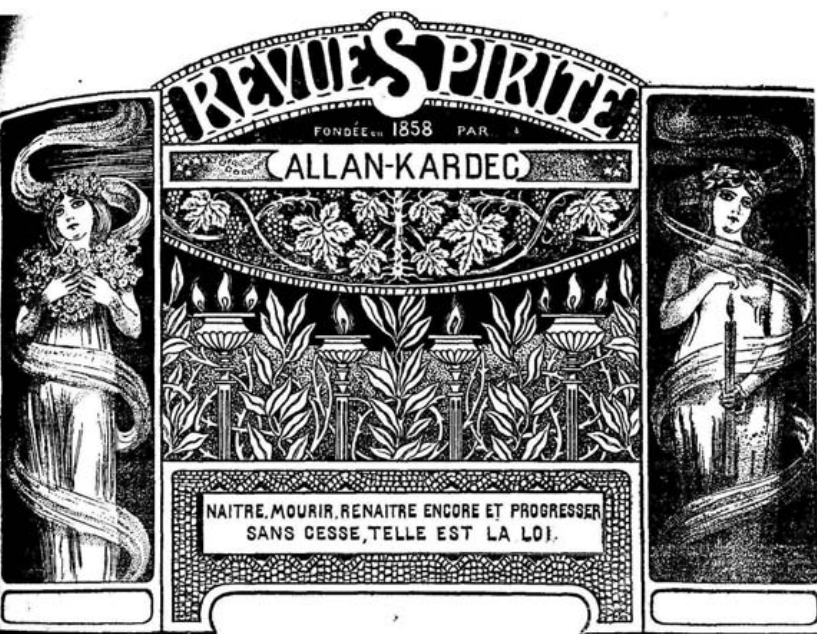




Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49^e ANNÉE

N^o 2.

1^{er} FÉVRIER 1906.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

A NOS LECTEURS

Depuis deux ans, M. Léopold Dauvil, l'un des rédacteurs de la *Revue*, a bien voulu donner à notre Publication tous ses soins dévoués autant que désintéressés.

Pensant être agréables au plus grand nombre de nos abonnés, la Rédaction tout entière et son Directeur sont unanimes pour proposer à leur confrère et ami de vouloir bien accepter à dater de ce jour les fonctions de Rédacteur en chef dont le titre sera à l'avenir imprimé sur la *Revue*.

Le Directeur,
PAUL LEYMARIE

A M. le Directeur,
A mes Confrères de la Rédaction,
A nos Lecteurs,

Ce n'est pas sans une réelle appréhension que j'accepte de voir publier le nom d'un écrivain aussi modeste sur cette revue fondée par Allan Kardec et dirigée pendant de longues années par son successeur Gaëtan Leymarie. Ce titre de Rédacteur en chef je l'ai rempli avec plaisir depuis deux ans et je l'accepte définitivement avec simplicité parce que j'en ai fait la promesse à M^{me} Leymarie mourante et parce que je crois apporter ainsi ma pierre à l'édifice spirite. Il s'élève lentement mais solidement et dépassera bientôt en hauteur toutes les constructions philosophiques et religieuses de l'antiquité, du moyen âge et de l'époque contemporaine; le nier serait refuser de croire à l'évidence.

Ses détracteurs, ses contempteurs s'agitent en vain; la masse est mise en mouvement, elle renversera tout et l'humanité entière en sera rénovée car Dieu a jugé que les temps sont arrivés où sa plus intelligente créature est apte à comprendre et à adopter le mystère de la réincarnation.

Comme la mauvaise herbe les erreurs seront étouffées, l'humanité entière sera initiée à la vraie science divine et Dieu sera adoré partout alors qu'il n'aura plus d'autre temple que le foyer et d'autre prêtre que le chef de famille.

D'accord avec notre jeune Directeur, je m'efforcerai de réunir ce que la *Revue Spirite* a toujours offert à ses lecteurs dont le nombre augmente chaque année, des articles intéressants dus à la collaboration d'écrivains dévoués et de spirites convaincus.

Elle sera une tribune où chacun apportera la lumière due au choc des idées nouvelles, mais toute discussion religieuse sera soumise à la censure de la rédaction et toujours exposée avec le sentiment de la tolérance.

Nos abonnés pourront désormais m'adresser par lettres ou cartes postales les questions, les observations, même les conseils profitables à une publication qui appartient à tous; je promets d'en tenir compte.

En remerciant de nouveau notre cher Directeur et mes confrères si bienveillants qui veulent bien me confier cette tâche, j'adresse à tous nos frères et sœurs en croyance l'expression de mon entier dévouement.

LÉOPOLD DAUVIL

Rédacteur en chef de la *Revue Spirite*.

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

IV

Dans notre étude de l'ésotérisme du Christianisme primitif, nous n'avons énuméré que la série des témoignages fournis par les écrits évangéliques et apostoliques, mais cette étude demeurerait incomplète si nous négligions de signaler d'autres témoignages non moins nombreux et significatifs que l'on rencontre dans les ouvrages des Pères de l'Église.

Nous venons de voir quelle importance l'apôtre Paul attachait à la transmission de la doctrine des Mystères de l'Église primitive qui ne furent rien moins que le « dépôt conservateur de la science sacrée. » Lui-même, nous l'avons dit, prit soin d'y initier Timothée, en lui recommandant d'initier, à son tour, d'autres disciples également chargés d'une transmission analogue. Et ce n'est pas sans motifs, à coup sûr, que les Écritures font mention de cette mesure de prévoyance qui, en réalité, s'étendit à quatre générations successives, remplissant, et bien au delà, la période où furent mis en circulation les premiers documents des futurs synoptiques.

Parmi les auteurs de ces fameuses *Logia*, qui fournirent une si ample pâture aux compilateurs des Évangiles, il y eut des élèves directs des apôtres, mais ce qu'il est curieux de constater, c'est que les déclarations les plus explicites concernant l'attestation de l'existence des Mystères furent faites par des auteurs séparés des apôtres par un instructeur intermédiaire. Quoi qu'il en soit, dès les premiers siècles, nous nous trouvons en présence, non seulement d'allusions dont il est impossible de nier la signification précise, mais encore de passages mettant en relief, et de façon catégorique, le rôle capital que jouèrent ces Mystères à l'aurore de l'évolution religieuse.

Les premiers témoins furent les Pères apostoliques, autrement dit, les disciples des apôtres, tels que Polycarpe et Ignace qui se trouvèrent en relations directes avec saint Jean l'évangéliste. Il ne reste à la vérité que fort peu de choses de leurs écrits qui, du reste, n'ayant pas un caractère de controverse, sont loin d'avoir l'importance que nous offrent ceux de leurs successeurs. Nous trouvons toutefois, dans les œuvres d'Ignace, un assez curieux passage qui nous montre que l'organisation des hiérarchies célestes était un des points doctrinaux qu'enseignaient les Mystères, car il nous énumère les différentes personnalités dont se composent, paraît-il, les armées du monde invisible dès longtemps mentionnées dans les nomenclatures

officielles de l'Église : Trônes, Puissances, Archanges, Anges, Chérubins, Séraphins, etc.

Puis, viennent Clément d'Alexandrie et Origène, deux auteurs des ⁱⁱ^e et ⁱⁱⁱ^e siècles qui, plus qu'aucun de leurs contemporains, nous fournissent des documents d'une incontestable authenticité. Clément, disciple de Pantanus, nous déclare que ce maître a conservé la tradition de la doctrine sacrée reçue directement des apôtres Pierre, Jacques, Jean et Paul. Clément n'était donc séparé de ces derniers que par un seul intermédiaire. Il mourut en l'année 220 après Jésus-Christ. Origène, disciple de Clément, était le plus savant des Pères de l'Église. La hauteur de ses pensées, non moins que son admirable pureté morale, ont été unanimement reconnues par tous ses contemporains. Tels sont les deux auteurs dont le double témoignage présente le plus d'importance dans la question qui nous occupe.

Dans ses *Stromata* ou mélanges qu'il appelle lui-même une réunion de « Notes Gnostiques » conformes à la vraie philosophie, Clément peut être considéré comme une véritable source d'informations de tous points authentiques. « Le Seigneur, dit-il, entre bien d'autres passages non moins explicites, nous a permis de faire des communications de ses Mystères divins et de sa sainte Lumière à ceux qui sont dignes et capables de les recevoir. Les choses secrètes sont transmises oralement et non par l'écriture. Les Mystères sont divulgués sous une forme mystique qui en permet la transmission orale, mais cette transmission en sera faite moins par des mots de signification vulgaire que par leur sens caché. Dans ces notes, j'omets intentionnellement certaines choses, exerçant en cela une prudente sélection, car je crains de confier à l'écriture des choses que certains de nos lecteurs pourraient interpréter d'une manière inexacte et trébucher, suivant le proverbe qu'il ne faut pas donner une épée à des enfants. J'indiquerai donc certains points d'une manière voilée, j'insisterai sur d'autres, d'autres enfin ne seront que mentionnés. Je m'efforcerai, en un mot, de parler imperceptiblement et de procéder par démonstration silencieuse. »

C'est ainsi qu'en bien d'autres passages, Clément nous donne l'idée de l'importance attachée à la divulgation discrète et prudente de ces « choses sacrées », qu'enseignaient les Mystères. Car, ajoute Clément, « les personnes encore aveugles et sourdes qui ne possèdent ni l'entendement, ni la vue nette et pénétrante, ne sauraient faire partie du chœur divin. »

Les Pythagoriciens, tels que Platon, Zénon et Aristote possédaient des enseignements exotériques et des enseignements ésotériques. C'est donc avec raison que, parlant de Dieu, Platon déclare « qu'il faut procéder par énigmes, car, ajoutait-il, si quelques feuilles de nos tablettes venaient à s'égarer sur terre ou sur mer, leur lecture n'apprendrait rien à personne. »

Nous pourrions ajouter d'autres citations, mais ce qui précède suffira

pour établir que Clément d'Alexandrie connaissait l'existence des Mystères chrétiens, qu'il y avait été admis et qu'il n'écrivait que pour ceux qui y avaient été initiés comme lui.

Passons à son disciple Origène. Celui-ci vient à son tour nous apporter de nombreuses attestations et quelle autorité possède le témoignage de cet homme dont l'érudition, la puissance intellectuelle, la sainteté, l'énergie, la loyauté et la profondeur de ses croyances illuminent le III^e siècle tout entier.

Au temps de sa célèbre dispute avec Celse, le Christianisme eut à subir de violentes attaques qui provoquèrent de la part d'Origène une énergique défense, où sont souvent mentionnés les enseignements secrets de la religion nouvelle. Or, c'est justement au sujet de ces enseignements ésotériques que Celse formulait ses plus amères critiques contre ce Christianisme auquel il reprochait sa mystérieuse doctrine et c'est alors, dans sa brillante apologie, qu'Origène riposta à l'accusateur mal informé, en lui démontrant que si certains points de la doctrine chrétienne étaient réservés aux Initiés, bien d'autres, en revanche, étaient prêchés publiquement et que d'ailleurs ce double système d'enseignement, bien loin d'être exclusivement employé par les chrétiens, était usité dans toutes les écoles de philosophie.

Résumons ce passage d'Origène. « Celse appelant souvent la doctrine chrétienne un « système secret » nous devons protester, ici, encore, contre cette qualification inexacte et injuste, car le monde entier, ou peu s'en faut, est plus au courant de la doctrine chrétienne que des opinions favorites des philosophes. Or, qui donc a jamais songé à reprocher à ces derniers d'user du double procédé d'un enseignement exotérique pour les uns, alors que pour les autres il demeurerait ésotérique? Parmi les auditeurs de Pythagore, il y en avait plusieurs qui se contentaient de ses affirmations, tandis que pour certains autres secrètement instruits, étaient réservées des questions qu'il ne jugeait pas applicables à la généralité des « profanes » autrement dit des disciples insuffisamment préparés.

Au surplus, voit-on que les nombreux Mystères partout célébrés en Grèce et ailleurs soient discrédités par la raison qu'ils sont tenus secrets ? »

L'on peut constater que dans ce passage, Origène place nettement les Mystères chrétiens dans la même catégorie que ceux du monde païen et il demande qu'une manière d'agir, admise pour d'autres religions, ne devienne pas un sujet d'attaques quand elle est mise en œuvre tout aussi légitimement par les Églises chrétiennes.

« Que l'on conserve précieusement, dit-il ailleurs, les enseignements secrets de Jésus. Je n'ai pas encore parlé de l'observance de tout ce qui est écrit dans les Évangiles, car chacun d'eux contient de nombreuses doctrines difficiles à comprendre, même pour les esprits développés, telles

entre autres que celles de certaines paraboles adressées par Jésus à « ceux de dehors », paraboles dont il réservait l'interprétation complète pour ceux qui, ayant dépassé le stage de l'enseignement exotérique, venaient à lui en particulier, « dans la maison ». Quand le lecteur aura compris cela, il se rendra compte du droit qu'avait Jésus de distinguer des Initiés ceux qui n'avaient pas encore franchi la porte du sanctuaire ».

C'est en vue de ces derniers, qu'Origène s'efforce de démontrer que les Écritures judaïques et chrétiennes présentent un sens caché, sous le voile de récits dont le sens extérieur et apparent est « souvent choquant et parfois même absurde ». Il fait ici allusion au serpent, à l'arbre de vie du paradis terrestre et autres fabulations dont le contexte, à lui seul, peut suffire à faire comprendre au lecteur le plus candide que toutes ces histoires ne pouvaient être qu'allégoriques. « Or, il y a de ces allégories dans le Nouveau comme dans l'Ancien Testament, parmi lesquelles il s'en trouve dont le lecteur s'efforcera de trouver le sens, tandis qu'il en est d'autres auxquelles il refusera de croire, parce qu'elles ont été écrites pour satisfaire certaines personnes. Nous disons cela, ajoute Origène, par anticipation de « tous les récits évangéliques concernant la personne de Jésus. »

Dans le quatrième Livre de *De Principiis*, Origène explique longuement comment il comprend l'interprétation des Écritures. Selon lui, elles ont un « corps » c'est-à-dire le sens ordinaire et historique, une « âme » ou sens figuré qui peut être intellectuellement saisi, enfin un « esprit » ou sens intérieur et divin que peuvent seuls discerner ceux qui possèdent l'« intelligence du Christ. » Tels sont, en résumé, les témoignages que nous fournit Origène sur l'importante question des Mystères chrétiens.

Les convulsions sociales et politiques qui pouvaient faire prévoir l'écroulement de l'Empire romain, commençaient à bouleverser son vaste organisme. Les chrétiens eux-mêmes, dit M^{me} Annie Besant, furent plus ou moins entraînés dans la mêlée confuse des intérêts personnels menacés. Tous se sentaient frémir sur le sol tremblant de la patrie compromise. Les esprits affolés par l'inquiétude négligeaient les questions vitales dont se préoccupait naguère la fraction intellectuelle de la population. L'on trouve encore mentionnées çà et là certaines communications spéciales adressées aux chefs et aux instructeurs de l'Église, mais les élèves qualifiés se faisant de plus en plus rares, les Mystères cessèrent graduellement d'être une institution commune, générale, légitimée par l'intérêt que lui portaient les esprits d'élite et les cœurs élevés. Ce n'était plus qu'en secret qu'étaient communiqués certains enseignements aux âmes de plus en plus clairsemées qui, par leur savoir, leur pureté, se montraient capables et dignes de les recevoir encore. Il n'y eut plus désormais d'écoles enseignant les premiers éléments de la doctrine secrète. L'avenir se voilait de

brumes, l'antique et vénérable édifice se lézardait sur ses fondements ébranlés — « la porte se ferma ».

Toutefois, au travers des fissures de cette porte, filtrèrent encore quelques rayons de l'ancien foyer, rayons qui, bien que se bifurquant et se déformant quelque peu, ont laissé de longues traces lumineuses dans les ténèbres du dehors, si bien qu'il est possible de retrouver, dans la chrétienté, deux courants plus ou moins analogues sortant de la source commune autrefois jaillissante dans les sanctuaires désormais désertés. L'un est le courant de la science mystique issue de la Sagesse antique appelée Gnose ou Connaissance intégrale communiquée dans les Mystères. L'autre est le courant de la contemplation mystique émanée, elle aussi, de la Gnose, mais envisagée dans ses affinités avec les régions invisibles et menant à la vision intellectuelle. Mais cette vision le plus souvent subjective et privée de lumière scientifique, atteignait rarement à la véritable extase. C'était par des moyens artificiels, par le jeûne, les veilles et de grands efforts d'attention, en même temps que par un déploiement d'énergie longuement et péniblement soutenu, qu'on finissait par l'obtenir et en admettant même que les formes aperçues eussent pour le visionnaire une certaine réalité objective, elles étaient vues à travers une atmosphère si déformante d'idées et de croyances préconçues, qu'elles perdaient par ce fait une grande partie de leur valeur probante.

Toutefois, il est certaines visions, lisons-nous dans l'ouvrage déjà cité (1), visions mentionnées par les Écritures, qui furent bien la manifestation de communications venant des régions invisibles. Il est de tous points incontestable que Jésus apparut véritablement de temps à autre à ses adorateurs fervents. Des entités célestes illuminèrent, parfois, de leur présence la cellule du moine, de la religieuse, de l'extatique ou du chercheur affamé d'idéal. Nier la possibilité de phénomènes semblables serait saper, dans leurs fondements mêmes, des réalités auxquelles les hommes de toutes religions ont le plus sûrement attaché leur foi et que tout occultiste a maintes fois constatées dans l'entière plénitude de ses pouvoirs spirituels.

Indéniable est la communication possible entre les Esprits que recouvre un voile de chair et les Esprits revêtus d'enveloppes plus subtiles. Indéniable est l'épanouissement dans l'homme de sa divinité, latente le plus souvent, mais inhérente, constitutionnelle pour ainsi dire et certifiée par d'innombrables témoignages historiques.

Ne crions donc pas au miracle, quand on nous raconte que telles formes lumineuses sont venues flotter devant les yeux d'un contemplateur des choses invisibles, enivré de sa propre divinité, brûlant de foi, de confiance, d'es-

(1) *Le Christianisme ésotérique* d'Annie Besant.

pérance et d'amour. Ces formes flottantes vont et viennent dans l'espace et n'oublions pas que c'est dans ce milieu spécial, confinant à deux mondes, qu'opèrent le plus souvent les énergies psychiques dans des conditions telles que les corps eux-mêmes des extatiques transmués sont soulevés au-dessus du sol, en vertu du phénomène bien connu aujourd'hui et constaté en des expériences sensationnelles que de nombreux savants nous ont maintes fois décrites.

« Le phénomène de l'ascension des corps humains ou de « lévitation », nous dit le colonel de Rochas qui a écrit un volume entier sur ces faits étranges, paraît à coup sûr l'un des plus extraordinaires parmi ceux qui sont dus à cette force psychique que notre génération cherche à définir ; mais il en est peu, cependant, dont la réalité ait été démontrée par un nombre plus imposant de témoignages. » Acceptons donc les faits nouveaux que la Nature nous révèle. Le domaine de l'inconnu n'est-il pas immense et si des lois nouvelles viennent s'ajouter à celles dont les hommes ont dès longtemps constaté le champ d'action et les effets indéniables, à quoi sert de protester, de s'insurger contre l'élargissement de nos horizons et l'accroissement de nos connaissances ? N'est-ce pas ici le cas de citer les nobles paroles de Lord Kelvin : « La science est tenue, par l'éternelle loi de l'honneur, de regarder en face et sans crainte tout problème qui peut franchement se présenter à elle. » Au surplus, ces lois que nous ignorons sont-elles donc toutes réellement nouvelles ? — Combien d'entre elles furent connues par les Instructeurs qui, dans ces Mystères dont nous avons longuement parlé, ont si souvent donné à la Science antique une envergure qui nous stupéfie ?

Ce mot de Mystères nous ramène à notre sujet et répétons que jamais, au cours des siècles qui le séparent de son origine, le Christianisme, non moins que les autres religions de la terre, n'a été entièrement privé de doctrines ésotériques.

C'est vraisemblablement vers la fin du v^e siècle, au moment où se mourait la philosophie ancienne dans les Écoles d'Athènes, que la philosophie spéculative des Néo-Platoniciens prit définitivement pied dans la religion nouvelle. La doctrine chrétienne était déjà si fortement établie que l'Église pouvait, sans inquiétude, la voir interpréter d'une manière symbolique et mystique, aussi est-ce un Christianisme tout ésotérique que nous présentent certains Gnostiques, tels que Proclus et Plotin pour qui Dieu est « l'Unité innommée, supra-essentielle, vers laquelle retourne toute créature », — ce qui, en somme, est la consommation suprême et le but final indiqué par l'enseignement chrétien lui-même.

Telle fut l'évolution caractéristique du Christianisme primitif, considéré, bien entendu, en dehors de l'Église romaine dont nous stigmatiserons plus tard le rôle dissolvant et corrupteur.

Arrivés à ce premier tournant de l'évolution religieuse, nous pouvons nous demander si cette spiritualisation de la doctrine chrétienne répondait aux aspirations de son fondateur et la réponse à cette demande nous paraît devoir être affirmative. Jésus avait un esprit essentiellement mystique, ainsi que nous le verrons bientôt, et ses disciples les plus instruits, les plus évolués ne pouvaient qu'approuver cet élan de la pensée gnostique vers des hauteurs que n'auraient pu jamais atteindre les croyants de la primitive Église. Le dogmatisme matérialiste, du reste, était là, guettant la religion nouvelle, tout prêt à la remettre pieds et poings liés à un sacerdoce autoritaire, ambitieux, cupide surtout, dont nous aurons bientôt à qualifier les agissements ultérieurs. Il était bon, dès lors, il eût été bon du moins qu'au risque de se volatiliser un peu, la pensée chrétienne pût se servir des ailes que voulait lui donner la Gnose spiritualiste. Vœux superflus hélas, illusions bien vite envolées !

A partir du v^e siècle, le courant chrétien s'élargit, se ramifia ; comme le font certains fleuves qui à leur embouchure se subdivisent en branches, forment des deltas ou des estuaires, quand ils ne se perdent pas dans les sables, comme le grand Rhin, lui-même, qui disparaît dans les marécages du littoral. C'est pareillement dans les sables que se dispersèrent les diverses doctrines nées du Christianisme originel et c'est en particulier des ouvrages de Scot Érigène, le moine irlandais, que sortirent la scolastique et le mysticisme diffus du moyen-âge. Érigène inaugura la théologie négative. Il déclare que Dieu est un Être sans attributs et qu'il peut conséquemment et non sans raison être appelé *Rien* (c'est-à-dire aucune chose). De ce Rien, Essence incompréhensible, est éternellement créé le monde des causes primordiales issues de l'Idée créatrice. C'est là le Verbe ou Fils de Dieu. En lui existent toutes choses — si tant est qu'elles aient une existence réelle, car toute existence n'est rien d'autre qu'une théophanie, puisque Dieu étant le commencement de toutes choses en est aussi la fin. Tels sont les caractères constitutifs de ce qu'on peut appeler la philosophie du Mysticisme de notre ère et il est remarquable de voir combien peu nombreux sont les changements qui s'opèrent de siècle en siècle.

Au cours du xi^e siècle, Bernard de Clairvaux et Hugues de Saint-Victor continuèrent la tradition, ainsi que Richard de Saint-Victor au xii^e siècle. Au xiii^e siècle, viennent saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin.

Ces hommes appartiennent à la grande Église de l'Europe occidentale et justifient plus ou moins sa prétention d'avoir reçu en dépôt la torche sainte de la science mystique. Autour d'elle s'élevèrent des sectes nombreuses que persécuta furieusement l'Église jalouse de son autorité.

Au xiv^e siècle, l'on vit, dans la personne de sainte Élisabeth, rayonner la douceur, l'humilité, la pureté, tandis qu'Eckhart se montra digne héritier

des Écoles d'Alexandrie, étant donné qu'on lui pardonne quelques-unes de ses bizarreries et celle-ci entre autres qui semble être un écho d'Érigène déjà nommé. « Dieu, dit-il, est l'essence absolue, inconnaissable, non seulement pour l'homme mais encore pour lui-même. Il est l'obscurité, la privation de tout attribut déterminé, le Rien opposé à l'existence définie et compréhensible... Et cependant il renferme en lui toutes choses, ayant pour condition d'évoluer et de parvenir par un processus triadique à la conscience de lui-même à la fois triple et unique. La création n'est pas un acte temporaire, mais une permanente nécessité de la nature divine. Je suis aussi nécessaire à Dieu, aimait à dire Eckhart, que Dieu m'est nécessaire et dans mon amour, Dieu se connaît et s'aime lui-même. — » Laissons ce brave Eckhart et son Dieu partenaire se débrouiller comme ils pourront dans leur « processus triadique » et passons.

A ce rêveur plus qu'original, succédèrent, au xiv^e siècle, Jean Tauler et Nicolas de Bâle qui fondèrent la « Société des Amis de Dieu ». En véritables mystiques qu'ils étaient, ils furent les continuateurs des traditions anciennes et se rattachent au Pseudo-Denys, comme celui-ci se rattachait aux gnostiques Plotin, Jamblique et Proclus, lesquels avaient été les héritiers directs de Platon et de Pythagore. Telle est la chaîne qui unit, à travers les âges, les fidèles disciples et adeptes de la Sagesse divine qu'incarna pour ainsi dire le prince des mystiques, Thomas à Kempis, le célèbre auteur de *l'Imitation*.

Dans les deux siècles qui suivirent, se manifesta le côté purement intellectuel au détriment du côté extatique qui avait caractérisé le xiv^e siècle et c'est à la tête des savants qui illustrèrent cette époque, que brillent les grands noms de Giordano Bruno, le chevalier martyr de la philosophie que l'Église, toujours farouche et sanguinaire, ajouta au nombre de ses victimes et de Paracelse, le mystérieux alchimiste, si longtemps méconnu, calomnié et qui puisa directement sa profonde science à la source même des connaissances orientales.

Puis, défilent les noms de Jacob Bœhme, le « Savetier inspiré » si cruellement persécuté, de sainte Thérèse, la mystique Espagnole, de saint François-de-Sales, enfin... autant de saints et de martyrs que finit toutefois par canoniser l'Église romaine, mieux inspirée en cette circonstance que la Réforme toujours sèche et systématiquement anti-mystique qui poursuivit de sa haine Jacob Bœhme, non moins impitoyablement que ne le firent ses contemporains ignorants, stupides et grossiers.

Rome qui finit par canoniser sainte Thérèse, après l'avoir si longtemps tourmentée, méconnut M^{me} Guyon, une pure et véritable mystique. Au xvii^e siècle, l'on vit éclore l'École des Platoniciens de Cambridge dont Henry More fut un représentant remarquable. Puis, parurent Thomas Vaughan,

Robert Fludd, le Rose-Croix, Swedenborg, le célèbre visionnaire et enfin saint Martin dont les ouvrages ont exercé leur fascination sur bien des chercheurs du XIX^e siècle. N'oublions pas Christian Rosenkrantz dont la société mystique de la Rose-Croix, fondée en 1614, posséda la connaissance vraie que l'on retrouve dans le comte de Saint-Germain, ce personnage énigmatique qui apparaît et disparaît tour à tour, sous les éclairs livides du XVIII^e siècle expirant. Il y eut bien d'autres mystiques encore « dont le monde n'était pas digne », dit Annie Besant. C'étaient là des croyants d'élite trop peu connus, mais qui justifiaient et répandaient dans le monde les pures révélations du Christianisme primitif dont nous verrons plus tard s'effacer les traces et pâlir les lueurs dans les ténèbres croissantes d'un matérialisme sceptique qu'affolèrent les inquiétudes, les désillusions et les désespérances de l'esprit humain dévoyé, depuis la disparition de ces Mystères antiques, centres de lumière et foyers d'amour fraternel dont nous avons tâché de rappeler l'œuvre auguste et divine.

Louis Constant, mieux connu sous son pseudonyme d'Eliphas Lévi, s'est exprimé en ces termes significatifs, au sujet de la disparition des Mystères : « Un grand malheur est arrivé au pur Christianisme des âges primitifs. En trahissant les Mystères, les faux Gnostiques — car les Gnostiques vrais furent les Initiés de la Connaissance — amenèrent l'Église à rejeter la Gnose et l'éloignèrent des vérités suprêmes. Que la science absolue, que la raison la plus haute, redeviennent le patrimoine des conducteurs des peuples et une fois encore, le monde social émergera du chaos. Reconstituez les hiérarchies de l'intelligence et reconnaissez enfin que ceux qui savent sont ceux-là seuls qui peuvent conduire les croyants. »

Après cette nomenclature de noms illustres que le lecteur aura peut-être trouvée un peu longue et aride, mais qui devait trouver sa place dans notre étude de l'évolution religieuse, que nous reste-t-il à dire, sinon qu'elle est magnifique, consolante et au plus haut point rassurante, cette traînée lumineuse qui, au travers des brumes accumulées pendant tout le moyen âge par l'Église romaine, n'a jamais cessé d'éclairer la marche de l'humanité dans les sentiers obscurs qu'elle a suivis, hésitante, chancelante et désemparée. C'est de main en main, qu'a été transmis l'inextinguible flambeau, comme il l'était dans les fêtes des Panathénées, où des coureurs, hommes et femmes, se passaient des torches allumées représentant la lumière immortelle, en même temps que des branches d'oliviers, double symbole témoignant de la reconnaissance du peuple, pour les bienfaits que leur avait accordés la grande Minerve, la divine Athéna, déesse de la paix et reine de la glorieuse cité grecque.

De tous temps, dès les plus lointaines origines, elle s'est effectuée, déroulant ses anneaux entrelacés, cette immense et ininterrompue procession des

Panathénées humaines. De tout temps, s'est manifestée et maintenue cette « philosophie éternelle » comme l'appelle Leibnitz, qui constitue et conserve les infrangibles liens qui rattachent à la science humaine la Sagesse-divine, appelées, l'une et l'autre, à se confondre dans leur unité finale... Au-dessus des ténèbres terrestres, se sont dressés, d'âge en âge, de grands phares dont les feux tournants ont rayonné de l'Inde sur l'Égypte, de l'Égypte sur la Grèce et de la Grèce sur notre monde moderne qui, en dépit de ses protestations et de son mauvais vouloir, a été contraint d'en bénéficier. Dans cette série d'Instructeurs porte-flambeaux, dit Ed. Schuré, Rama ne nous présente que les abords du Temple, Krishna, Bouddha, Hermès en donnent la clef, Moïse, Orphée, Pythagore en montrent l'intérieur, Jésus nous en ouvre le sanctuaire.

Qu'importe que les philosophies se succèdent et meurent, que les religions défaillent et s'éteignent, pourvu que la Lumière divine à laquelle chacune d'elles a emprunté quelques rayons, se maintienne pure et resplendissante dans les hauteurs de notre ciel terrestre? Qu'importent les nuages, quand nous savons que derrière eux brille le grand Foyer solaire et que nous le voyons, de temps à autre, darder entre leurs déchirures, ses flèches d'or étincelantes?

Nous aurons à constater, dans les pages qui vont suivre, que le Christianisme lui-même, défiguré, matérialisé par les hommes, subit une profonde défaillance, mais les Religions ne sont que les formes temporaires de la pensée divine qui, plus ou moins incarnée en elles, s'en dégage, quand elles vieillissent, pour se manifester en d'autres formes nouvelles mieux appropriées aux mœurs changeantes, aux besoins accrus et aux aptitudes progressivement acquises.

N'oublions pas que l'évolution humaine est une éternelle palingénésie, où les berceaux succèdent aux tombes. Les branches sèches que les autans arrachent au tronc des arbres, infirment-elles, en tombant, le retour annuel des jeunes rameaux qui, gonflés de sève inépuisable, verdissent, fleurissent et fructifient sous les rayons du soleil qui jamais ne s'éteint?

Tout ne se renouvelle-t-il pas, en nous et hors de nous? Ne voyons-nous pas cette science officielle, si longtemps rebelle au progrès de l'esprit et si obstinément enfermée dans les casemates de ses formules et de ses dogmes, ne la voyons-nous pas se résigner à ses défaites successives, abandonner ses remparts qui s'écroulent et ne plus lutter que mollement contre les assiégeants qui l'entourent et qui par les brèches toujours plus nombreuses s'élancent à l'assaut et pénètrent au cœur même de la forteresse demeurée si longtemps imprenable?

Nous avons dit ce qu'a été le Christianisme originel, cette religion toute d'amour, d'esprit et de vérité, ainsi que la qualifiait Jésus devant la femme

samaritaine ébahie (Jean IV, 21-24) ; il nous reste maintenant à dire ce qu'il est devenu, aujourd'hui. Mais avant d'entreprendre cette autre partie de notre étude, il nous a paru nécessaire de nous arrêter avec respect devant l'une des Entités les plus hautes qui se soient manifestées devant la race humaine et d'étudier — en nous réclamant de l'autorité de ceux qui savent et dont nous suivrons les indications — cette Personnalité quelque peu énigmatique, si humble et si glorieuse, si humaine et si divine, que les uns bafouent et que les autres exaltent... Cette Figure qui a nom JÉSUS-CHRIST, l'un des plus grands Instructeurs de la terre et fondateur de ce Christianisme ésotérique dont il vient d'être si longuement question.

(à suivre).

ED. GRIMARD.

CAUSERIES

SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE (1)

XXI

Les Pèlerinages (suite).

Dans un article paru dans le *Figaro* du 9 octobre 1905, M. Charles Richet, — un grand savant qui a été, il n'y a pas encore longtemps, bien dur pour les spirites, — a étudié cette troublante question de l'au-delà, et, comme tous les savants qui ont consenti à s'en occuper, il arrive à conclure à la réalité de faits extraordinaires, et à l'existence d'un monde occulte. « Il faut le dire bien nettement, avoue l'auteur de l'article : la tradition populaire ne s'est pas trompée : le monde occulte existe... et au risque d'être regardé par mes contemporains comme un insensé, je crois qu'il y a des fantômes. » Le docteur ajoute qu'il faut être très reconnaissant aux spirites sérieux qui cherchent et qui travaillent, et il termine enfin en disant « qu'on arrivera à découvrir, derrière le monde normal et banal des événements de chaque jour, tout un monde nouveau, occulte aujourd'hui, et scientifique demain. »

Cet aveu d'un savant qu'on ne peut suspecter d'entraînement irréfléchi est important à retenir : il marque un grand pas en avant dans la marche du spiritualisme moderne, et cet hommage rendu par un esprit scientifique, aux spirites *qui cherchent et qui travaillent*, donnera à ces derniers un appui sérieux, une force nouvelle pour continuer la tâche qu'ils ont entreprise.

(1) Voir le n° de la *Revue* de janvier 1906.

Après cet article du *Figaro* qui a fortement éveillé l'attention publique, M. Richet a fait paraître dans les *Annales des sciences psychiques*, un récit très détaillé des expériences qui l'ont amené à croire à l'existence des entités de l'au-delà venant se communiquer à nous.

Le savant docteur a vu un fantôme se former sous ses yeux, en dehors du cabinet dans lequel se trouvaient les médiums : il a vu une légère vapeur paraissant sortir du plancher, grandir peu à peu et se transformer en un Être vivant : cet Être vivant, il l'a touché, il a senti sa main « chaude et mobile qui pliait sous la pression de la sienne » ; il l'a entendu parler, il l'a photographié... Enfin, à la suite d'une expérience qui restera célèbre dans l'histoire du spiritisme — et qui est décrite tout au long dans les *Annales psychiques*, — il a constaté scientifiquement que ce fantôme qui s'était ainsi formé sous ses yeux, « respirait comme un être humain et possédait tous les attributs essentiels de la vie ».

Ainsi, après les savants comme Crookes, Zœlner, Wallace, Gibier, Russel, etc. — pour ne citer que les principaux, qui ont étudié le mystère de l'au-delà, et qui ont en partie soulevé son voile, — voici qu'un professeur renommé qui s'était toujours montré l'adversaire déclaré de ces idées, vient nous dire : Le monde occulte existe ; j'en ai eu la preuve scientifique et il termine son étude si documentée en disant qu'il y a dans les faits qu'il a observés « quelque chose de profondément mystérieux qui changera de fond en comble nos idées sur la matière et sur la vie... »

Oui en effet — et il y a longtemps que les spirites l'ont dit, — les lois, la morale, la vie de l'homme sur cette terre subiront un changement des plus profonds lorsqu'on aura acquis la certitude de l'autre vie, lorsqu'on se sera rendu compte du rôle que l'homme doit jouer sur cette terre : et à dater de ce jour, l'humanité comprenant l'avenir destiné à toutes les consciences, entrera dans la voie du véritable progrès, du progrès moral sans lequel tous les autres sont vains.

..

Je ne rappellerai pas ici tous ces faits qui, de tout temps, ont amené les peuples à croire aux apparitions des Êtres de l'au-delà. Les livres sacrés de toutes les religions en sont remplis. De nos jours, la Société des recherches psychiques de Londres en a étudié des milliers. Flammarion, dans son livre *l'Inconnu et les problèmes psychiques*, a rassemblé des centaines de cas qui reposant sur des bases très sérieuses, offrent tous les caractères de la vérité. Enfin, dans un grand nombre de cercles spirites, on a obtenu et on obtient tous les jours des manifestations de toutes sortes qui prouvent d'une façon indiscutable, à tous ceux qui veulent voir, l'existence d'un monde invisible à nos yeux.

Mais, pour que ces faits si extraordinaires, si en dehors de toutes nos idées courantes, soient acceptés par la masse ; — pour qu'ils ne soient plus rejetés avec dédain par les esprits soi-disant sérieux, il faut qu'ils soient présentés par des hommes de science, par des hommes que leurs travaux antérieurs ont mis au premier rang, et dans lesquels par suite on doit avoir toute confiance. M. Richet a eu aujourd'hui le grand honneur de rompre le mutisme dans lequel se renfermaient obstinément ses collègues ; son exemple sera suivi parce qu'il est nécessaire que l'existence de l'au-delà soit scientifiquement démontrée.

En présence de tous ces faits relatés par la tradition et par l'histoire ; — en présence de tous ces témoignages, de toutes ces preuves données depuis tant d'années, non seulement par des observateurs appartenant à toutes les classes de la société, — mais aussi par de grands savants, — on peut, sans craindre de passer pour un naïf, croire à l'existence d'un monde invisible, et à la possibilité pour les habitants, quels qu'ils soient, de ce monde, de se communiquer à nous.

Il n'est pas plus naïf de croire à ce que nous disent les savants dans cet ordre d'idées, que de croire à ce qu'ils nous disent lorsqu'ils nous parlent de la constitution physique du Soleil et des Étoiles, et des distances qui nous séparent de ces astres. Si donc nous admettons la possibilité de ces faits, il reste à examiner si l'apparition qui a eu lieu à Lourdes est entourée de preuves assez sérieuses, assez convaincantes pour qu'elle puisse être acceptée comme réelle par des esprits indépendants.

..

Comme nous l'avons vu, les enquêtes très minutieuses qui ont été faites ont prouvé qu'il n'y avait pas eu fraude ; — Aucun personnage n'a pu jouer le rôle de l'apparition.

L'hypothèse du mensonge doit aussi être écartée, — l'enfant, bien que se rendant tous les jours à la grotte et se mettant en prières, ne voyait pas chaque fois celle qu'elle appelait *la Dame*, et c'était pour elle un grand chagrin.

Si Bernadette avait menti une première fois, elle aurait continué son mensonge, surtout quand elle voyait les foules l'entourer en la considérant comme une sainte. — Il est évident que son orgueil d'enfant devait la pousser à dire qu'elle voyait la dame tous les jours ; — et il n'en fut pas ainsi. S'il y avait eu hallucination, — le sujet se trouvant dans les mêmes lieux et dans les mêmes conditions, — l'hallucination aurait dû se produire chaque fois, et non d'une façon intermittente, comme cela a eu lieu.

En outre les médecins ont constaté que lorsque Bernadette *voyait*, elle entraînait dans cet état particulier qu'on appelle l'extase, caractérisé par des

phénomènes physiques qui ne peuvent pas être simulés, surtout par une enfant de quatorze ans d'une intelligence bien au-dessous de la moyenne.

Que l'Être qui s'est communiqué se soit annoncé comme étant la Vierge, il n'y a là rien d'impossible. La mère du Christ, de ce grand Esprit qui devait dominer le monde dans la suite des siècles, était probablement un esprit très avancé qui continue, avec celui qui fut son fils sur cette terre, à diriger dans ses grandes lignes la marche de l'humanité. — Cette hypothèse, qui n'a en somme que la valeur d'une hypothèse, n'est pas absolument inadmissible pour les spiritualistes.

Enfin cette intelligence, quelle qu'elle soit, venant exercer son action sur le monde catholique, devait nécessairement s'annoncer sous un nom des plus vénérés. C'était une condition nécessaire pour forcer l'attention, frapper les esprits, et entraîner les masses vers le sanctuaire. Il est certain que le nom d'une sainte quelconque canonisée par l'Église, n'aurait jamais eu cette puissance.

..

Si maintenant nous examinons ce qu'on appelle les miracles de Lourdes, nous nous trouvons en présence de centaines de faits, dont les uns sont parfaitement explicables, tandis qu'une foule d'autres met à néant toutes les théories médicales ou scientifiques qui ont pu être faites pour les expliquer.

Il est bien évident que dans toutes les maladies de l'ordre nerveux, dans lesquelles l'auto-suggestion joue presque toujours le principal rôle, il est bien évident dis-je, que de nombreuses guérisons ont pu se produire sans qu'on soit obligé de les expliquer par des causes extraordinaires. Mais à côté de ces maladies qui auraient pu probablement disparaître sans que le malade ait été obligé de faire le voyage de Lourdes, il est des guérisons, — et ce sont les plus nombreuses, — devant lesquelles les savants sont obligés de s'incliner.

Les uns nient simplement les faits sans vouloir les examiner ; d'autres, plus prudents, disent que ces cures sont obtenues en vertu de lois que la science découvrira plus tard. C'est possible : mais en attendant, comment se fait-il que ces lois trouvent précisément leur application à Lourdes, et pas autre part ? — Par quel privilège les pèlerins de ce sanctuaire sauraient-ils se servir de ces lois qui sont inconnues des autres hommes, en arriveraient-ils ainsi à obtenir des guérisons que les médecins avaient déclarées impossibles ?

Les ouvrages du Dr Boissarie et de M. Bertin renferment, dans cet ordre d'idées, des faits excessivement curieux.

C'est ainsi que des procès-verbaux rédigés par des médecins après des enquêtes et des observations les plus sévères, montrent aux plus incrédules

que des maladies organiques, la plupart réputées incurables, ont été guéries à Lourdes : des cancers, des abcès du foie, des varices, des pneumonies, des néphrites, des caries des os, des cas de cécité, de surdité, des tuberculoses, des diphtéries, etc., etc. Je ne peux donner ici la nomenclature de tous les maux qui ont été complètement guéris, ou simplement soulagés par un séjour de quelques heures à la grotte. On trouvera tous les détails dans les ouvrages dont j'ai déjà parlé. Un bureau médical, établi à Lourdes depuis l'origine, est chargé de constater toutes les guérisons qui se produisent, et il est difficile de croire que plus de deux cents docteurs qui ont donné leur signature, aient engagé leur responsabilité en donnant à la légère des certificats qu'ils savaient devoir être livrés à la plus grande publicité.

∴

Lorsqu'on parle des miracles de Lourdes devant des sceptiques, des ignorants, devant cette foule de gens qui acceptent, sans vouloir réfléchir ni étudier, tout ce qui cadre avec leurs propres idées, ils répondent avec un sourire de bienveillante supériorité : « tout cela est bien simple ; c'est de la suggestion et de l'auto-suggestion. »

La réponse est peu satisfaisante : ceux qui parlent ainsi de la suggestion n'ont, en général, qu'une idée très vague de la signification exacte de ce mot, et ils se rendent peu compte de cet acte par lequel on peut communiquer sa volonté à une autre personne, et lui suggérer, c'est-à-dire faire naître dans son esprit des idées ou des sensations. Ce fait extraordinaire de l'influence d'un esprit sur un autre est aujourd'hui parfaitement constaté ; mais il n'est nullement expliqué, et, dans tous les cas, il reste soumis à des conditions encore très peu connues.

Sans doute, dans la vie ordinaire, nous sommes à chaque instant soumis à des influences qu'on peut appeler des suggestions. Nos parents, nos amis, nos simples connaissances nous donnent, — nous suggèrent si on veut, — des idées qui viennent modifier les nôtres, influencer nos déterminations et apporter par suite, des changements, parfois considérables, dans notre vie.

Mais ce n'est pas ce qu'on peut appeler la suggestion. Ce phénomène psychique ne peut se produire que sur des sujets spéciaux, en général chez des hystériques préalablement endormis, et chez lesquels les spécialistes de l'hypnose arrivent à provoquer des faits excessivement curieux. Tout le monde les a vus, même sur les théâtres, et on a pu constater dans certaines cliniques quelques guérisons de tics, de mouvements et d'habitudes bizarres consécutifs à une maladie du système nerveux. Mais jamais le traitement par l'hypnose et la suggestion n'est parvenu à cicatriser des plaies, à redresser des membres, ou à guérir des maladies organiques bien caractérisées.

Dans un de ses ouvrages, le D^r Bernheim dit que la psychotérapie ne guérit jamais les maladies organiques, et que si la suggestion arrive à rétablir des fonctions troublées, elle ne parvient pas à guérir des organes malades... Elle ne peut réduire un organe luxé, dégonfler une articulation gonflée par le rhumatisme, restaurer la substance cérébrale détruite... la suggestion ne tue pas les microbes et, ne cicatrise pas les ulcères... On ne peut suggérer aux tubercules de disparaître ; on ne peut guérir que ce qui est curable ; la suggestion ne peut restaurer ce qui est détruit (1).



Après avoir constaté que la suggestion ne pouvait absolument rien dans les maladies organiques, les chefs de l'École reconnaissent qu'une foule de maladies nerveuses ne peuvent même pas être guéries par la suggestion et que, dans tous les cas, pour que la guérison soit obtenue, il faut agir sur le sujet d'une façon continue, et pendant un temps parfois très long. Pour ce genre de cures, dit Bernheim, nous avons besoin de la collaboration du temps.

Or, il ne faut pas oublier, que parmi les centaines de guérisons inexplicables qui ont été constatées à Lourdes, la plupart ont été obtenues *immédiatement*, dès que le malade a été en contact avec l'eau, ou dès qu'il s'est approché de la grotte. La plupart de ces guérisons rentrent dans la catégorie de celles qui, d'après les docteurs, ne peuvent être obtenues par la suggestion. Enfin, un grand nombre de guérisons spontanées ont été constatées chez des enfants de un à deux ans que l'on ne peut en aucune façon influencer dans cet ordre d'idées, et qui sont absolument incapables de s'auto-suggestionner.

L'explication par la suggestion des phénomènes observés à Lourdes ne peut donc s'appliquer qu'à quelques cas peu nombreux et parfaitement déterminés. Du reste, par qui les pèlerins seraient-ils suggestionnés ? Ce n'est pas par leurs docteurs qui ont dû hausser les épaules quand ils ont appris que leurs malades allaient à Lourdes. Ce n'est pas par les prêtres qui se bornent à dire aux souffrants de prier Dieu et la Vierge, et d'espérer.

Enfin il faut remarquer que les malades qui ont fait plusieurs fois le voyage de Lourdes et qui n'ont trouvé aucun soulagement à leurs maux, sont en très grande majorité. Ni les prières, ni les actes de foi, ni les pratiques religieuses recommandées par l'Église n'ont amené la guérison. Sur les millions de pèlerins venus au sanctuaire depuis un demi-siècle, la commission médicale, agissant avec toute la rigueur scientifique, n'a constaté que cent et quelques cas dépassant la portée de la science et absolument inexplicables.

(1) *Hypnotisme, suggestion, psychotérapie* par le D^r Bernheim, p. 320, 322, 325, 352...

Mais le nombre de cas importe peu : n'y en eût-il que dix, n'y en eût-il qu'un seul, — s'il a été scientifiquement constaté, — et s'il ne peut être expliqué avec l'aide de nos connaissances actuelles, il faut chercher l'explication en dehors de nos connaissances.

Les savants se refusent à la chercher : ils ne veulent pas sortir des sentiers battus dans lesquels ils ont marché pendant toute leur vie.

Examinons si nous ne pourrions pas trouver cette explication dans les idées que nous fournit le spiritualisme moderne.

..

Que se passe-t-il dans les lieux de pèlerinage, et en particulier dans celui dont nous nous occupons ?

Le malade s'est mis en route. Il sait que les premières conditions pour réussir sont la foi et la prière : il prie pendant le voyage, et arrivé devant l'autel, devant la grotte ou devant les piscines, ses prières redoublent d'ardeur.

Comme nous l'avons vu dans une précédente causerie, tous les lieux consacrés sont remplis de formes-pensées pieuses, créées continuellement par les fidèles qui sont venus implorer la protection d'en haut.

Les invocations du malade, prenant corps dans la *matière élémentale*, viennent se joindre à ces formes-pensées ; les chants et les prières des assistants créent des vibrations qui attirent les entités bienfaisantes de l'au-delà, favorisent leur action et préparent le corps subtil du croyant à ressentir leur influence ; et ainsi se trouve établi le pont, la liaison entre lui et le monde de l'au-delà. Son âme s'élève de plus en plus dans un recueillement religieux et, s'il est dans les conditions physiques et morales voulues, il arrive à une sorte d'extase, comme cela s'est vu maintes fois dans les lieux de pèlerinage. Alors, en communication fluidique avec les esprits bons qui entourent le sanctuaire, il ressent dans tout son être leur douce influence, et c'est en ce moment que les entités invisibles feront tous leurs efforts pour exaucer les prières qui montent vers eux.

De même qu'en manipulant les fluides suivant certaines lois qui nous sont inconnues, ces êtres peuvent se rendre visibles et tangibles, de même ils doivent pouvoir agir sur le corps du malade, fermer des plaies, redresser des membres, faire disparaître des affections organiques de tout genre, et produire enfin tous ces phénomènes qui nous frappent d'étonnement et que nous qualifions de miraculeux. Si nous admettons la matérialisation et les apports, rien ne nous autorise à nier la cicatrisation d'une plaie : la force qui peut constituer de toutes pièces un corps humain doit pouvoir — dans certaines circonstances — agir sur les fibres nerveuses et reconstituer des tissus disparus.

Si les conditions nécessaires pour produire ce phénomène ne sont pas remplies, la suggestion pourra peut-être alors intervenir ; mais ce ne sera pas la suggestion de l'homme visible, ce sera celle de l'homme invisible qui pourra agir sur l'esprit du suppliant en communication avec lui par la prière : et alors ce dernier, écoutant ces voix intérieures, sentira renaître l'espérance et la confiance dans une guérison prochaine : il y pensera continuellement ; cette idée prendra possession de tout son être et la guérison pourra se produire. Je dis *pourra se produire*, car il est bien certain que dans une foule de cas elle n'arrivera jamais. Ni la prière, ni la suggestion ne sont suffisantes pour effacer le passé et pour anéantir l'épreuve : elles ne peuvent qu'apporter un soulagement et la résignation.

... Telle est, à mon avis, l'explication que l'on peut donner des miracles de Lourdes. Il n'y a dans ces faits rien de surnaturel dans le sens abstrait que nous donnons à ce mot. Le surnaturel n'existe pas : il n'y a pour nous que l'inconnu, domaine immense que nous sommes appelés à découvrir peu à peu par notre intelligence et par notre travail.

..

J'ai parlé un peu longuement des phénomènes qui ont été constatés à Lourdes, parce que je crois qu'ils se rattachent de la façon la plus étroite à un ensemble de faits qu'il n'est plus possible de négliger aujourd'hui.

En Europe comme en Amérique, chez tous les peuples chrétiens appelés à marcher à la tête de la civilisation et à la répandre, des manifestations de toutes sortes, produites par des forces invisibles mais intelligentes, viennent nous frapper d'étonnement.

Quel est le but de ces manifestations qui commencent avec ce qu'on a appelé dérisoirement la danse des tables, pour aboutir aux extraordinaires expériences de Crookes et de Richet ?

Pourquoi ces communications si diverses et si nombreuses, ces apparitions de mourants et de personnes décédées, apparitions signalées de toute part, rigoureusement contrôlées, et dont la certitude ne peut plus aujourd'hui être mise en doute ?

Pourquoi enfin cet entraînement des esprits vers toutes ces questions mystérieuses, vers ce monde inconnu que nous sentons inconsciemment s'agiter autour de nous ?

..

L'histoire nous montre que chaque fois qu'il s'est produit dans le monde un grand mouvement d'idées favorable au progrès général, un homme s'est toujours mis à la tête de ce mouvement en s'appuyant sur l'idée religieuse.

Cet homme est tantôt un lettré comme saint Paul, tantôt un pauvre conducteur de chameaux comme Mahomet, tantôt un simple moine comme Luther. Mais tous ces fondateurs de religions, tous ces grands remueurs de peuples ont toujours prétendu qu'ils étaient en communication avec des êtres invisibles qui venaient les guider et leur donner leur appui : et il est bien certain que ces changements radicaux apportés dans la mentalité des peuples nous paraissent difficilement explicables si nous les considérons comme suscités par des moyens purement humains.

Aujourd'hui, dans notre siècle sceptique et railleur, un homme, quelque aidé qu'il fût, quelque grandes que fussent ses qualités intellectuelles et morales, n'aurait jamais une influence assez grande pour amener une évolution dans les croyances et dans les idées religieuses.

On sait ce qui s'est passé pour Allan Kardec. Les germes jetés au vent par ce grand semeur d'idées nouvelles ont mis de longues années avant de commencer à éclore, et leur éclosion est sans cesse entravée.

Or il est nécessaire aujourd'hui que cette évolution soit rapide ; il faut que les idées spiritualistes opposent une digue de plus en plus forte au flot matérialiste qui menace de tout submerger.

Quelque optimiste que l'on puisse être, on ne peut s'empêcher d'être effrayé en pensant au redoutable avenir vers lequel nous nous sentons entraînés.

La famille, la Patrie, la Religion, le respect de l'autorité et du mérite, toutes ces grandes idées qui ont fondé les sociétés et qui les ont maintenues dans la voie du progrès, semblent devoir s'effondrer une à une dans des attaques de plus en plus violentes.

Des idéologues et des rhéteurs sèment dans l'âme des peuples de nouvelles conceptions humanitaires qui, mal présentées et mal comprises, troublent les cerveaux et font naître dans les cœurs les plus mauvais instincts d'envie, de haine et de jalousie. La morale du Christ est présentée par certains philosophes comme une morale d'esclaves qui ne peut plus être la nôtre parce qu'elle ne répond plus aux exigences de la conscience moderne. Le culte du Moi tend de plus en plus à remplacer tous les autres. La lutte pour la vie, c'est-à-dire l'écrasement des faibles par les forts, remplace insensiblement dans les âmes les idées un peu vieilles de charité, de fraternité et de dévouement. Vivre pour soi le mieux possible, fut-ce au détriment des autres, devient de haut en bas de l'échelle, la règle de tous ; — et on écoute distraitemment sans y attacher la moindre importance, le grondement formidable de la foule à laquelle on a enlevé toute croyance, — qui ne comprend plus que la force, — qui n'a d'autre pensée que celle de jouir, — et qui, voyant s'évanouir tous les jours les rêves de bonheur terrestre qu'on lui a promis, se lève menaçante pour les réaliser par la violence,

et pour conquérir des droits qu'elle croit avoir, sans songer un instant à ses devoirs dont on ne lui a jamais parlé.

Les croyances religieuses, malgré les erreurs et les imperfections que nous constatons aujourd'hui, suffisaient aux mentalités des âges passés ; elles donnaient au malheureux des consolations et un espoir : elles lui parlaient du devoir, de la charité, de la fraternité, du dévouement, de la justice... Ces croyances n'existeront plus demain : qu'enseignerez-vous alors à l'enfant ? Que direz-vous à l'homme ?

Ni la morale que vous appelez laïque, sans obligations ni sanctions, ni la science quelque grande que soient ses progrès, ne pourront endiguer les passions humaines ni apporter un soulagement à l'Être qui souffre.

La science n'a donné jusqu'à présent à l'homme que des jouissances et des satisfactions matérielles ; et plus ces dernières seront grandes, plus l'homme désirera en avoir toujours de plus grandes. Dans cet ordre d'idées, il ne sera jamais satisfait.

Je suis bien loin de vouloir jeter un blâme quelque petit qu'il soit aux progrès de l'esprit humain, et aux conquêtes admirables que la science fait chaque jour. Mais un esprit impartial reconnaîtra que ces conquêtes, qui jusqu'ici ne sont pas sorties de l'ordre matériel, ne pourront jamais servir à rendre l'homme meilleur. Et il faut cependant que l'homme devienne meilleur. C'est dans ce but qu'il est venu sur cette terre : et c'est pour que l'Être évolué au point de vue intellectuel ne tombe pas dans le matérialisme qui le ramènerait à la barbarie, qu'une nouvelle révélation, adéquate à son degré d'intelligence, a été jugée nécessaire par les directeurs de l'humanité.

Et c'est pour cela que sur des milliers de points se produisent ces phénomènes qui, malgré les exagérations et les erreurs dont ils sont si souvent entourés, amènent l'observateur sérieux à acquérir la certitude absolue de l'existence de l'au-delà :

Et c'est pour cela que l'on peut admettre que le mouvement religieux que nous avons vu naître dans la grotte de Lourdes a été créé par les Directeurs invisibles, et qu'il est entretenu par eux. Tout nous porte à le croire : l'intensité des phénomènes, leur continuité, et le développement de la croyance à l'appui des puissances d'en haut. Il est certain que le pèlerin guéri, ou simplement soulagé, développe autour de lui cette croyance, et beaucoup d'esprits s'accoutumant à ces idées, sentent s'éveiller en eux de nouveaux sentiments qui n'étaient qu'endormis : et ainsi se répand peu à peu la bienfaisante influence des entités invisibles qui entourent le sanctuaire des Pyrénées.

Beaucoup de personnes n'admettent pas cette influence, et ne veulent

même pas en étudier les effets, parce qu'elle s'exerce dans un monde catholique, et sous la direction de prêtres catholiques. C'est là, à mon avis, une grande erreur : — il faut voir les choses de plus haut.

Ceux qui sont chargés de diriger le mouvement religieux de l'avenir, emploient tous les moyens qui sont en leur pouvoir, pour y préparer les esprits, et ils ont cherché à s'appuyer sur la religion catholique dans laquelle on retrouve, — quoique le plus souvent dénaturées, — toutes les croyances spiritualistes.

A part en effet la Préexistence et la Réincarnation, — que l'Église, devenue puissante, n'a plus voulu conserver dans ses enseignements pour les motifs que j'ai énumérés dans une précédente causerie, — la possibilité de la communication avec le Christ, avec la Vierge, avec les saints, avec les anges, surtout avec l'ange gardien que l'Église place à côté de chacun de nous, est la base des croyances catholiques. Les directeurs invisibles pouvaient ainsi semer sur un terrain tout préparé, et agir sur des esprits naturellement disposés à accepter des idées peu différentes de celles qui leur étaient enseignées.

Les catholiques qui croient que la Vierge, les anges et les saints quittent le Paradis pour se communiquer à eux, n'éprouveront pas une grande difficulté à admettre que des Êtres moins parfaits, — leurs parents et leurs amis par exemple, — viennent eux aussi se manifester, leur donner des conseils et leur parler de l'autre vie.

Si ces croyances sont absolument interdites dans la Religion protestante, elles ne sont pas incompatibles avec les enseignements de l'Église catholique : et un prêtre ne pourra jamais blâmer un orphelin qui implore la protection de sa mère, et qui lui demande de venir le consoler et l'inspirer.

C'est donc parmi les catholiques que se répandra le plus facilement l'idée spirite ; et l'apparition à Lourdes d'un Être de l'au-delà, — de la Vierge si on veut — arrivera peu à peu à confirmer dans les esprits la croyance à l'existence et à l'intervention du monde invisible.

C'est le but que se proposaient les grands Instructeurs ; ce but a été atteint : et en présence de ce résultat, on n'a pas à s'arrêter à tous ces lieux communs débités sur Lourdes qui, au dire de beaucoup de gens, ne serait qu'un foyer de superstition, un immense bazar où les prêtres vendent des messes, et où des boutiquiers sans vergogne cèdent à des prix forts des médailles et des chapelets.

Tout cela peut être vrai ; mais qu'importe si ceux qui ont acheté des messes et des médailles reviennent chez eux l'âme consolée et le corps guéri : s'ils ont oublié un instant, leurs peines et leurs préoccupations matérielles, pour s'élever vers l'idéal.

On a dit depuis longtemps que Lourdes était une école de charité unique

dans le monde. Tous ceux qui ont assisté à des pèlerinages, ont vu cette foule d'hommes et de femmes appartenant à toutes les classes de la société, se transformer en brancardiers, aller recevoir les malades à leur arrivée pendant la nuit et par tous les temps, panser leurs plaies, souvent repoussantes, les transporter à la grotte, et les rapporter ensuite dans les hôpitaux où ils continuent à les entourer des soins les plus assidus.

La croyance, quelle qu'elle soit, qui fait naître de semblables dévouements est digne de la plus grande admiration.

..

Et maintenant, à ceux qui se moquent des pèlerinages, à ceux qui ne voient que superstition et faiblesse d'esprit dans cette croyance à la protection des invisibles, je dirai simplement ceci :

Admettons que les théories spirites soient fausses; que la prière et l'intervention de l'au-delà ne soient que des illusions : — on n'en est pas moins obligé de reconnaître que ces réunions d'hommes croyants sont bonnes, puisqu'elles font naître de grands élans de dévouement et de charité, et puisqu'elles apportent un soulagement à tous ceux qui souffrent.

Que ce soit l'imagination ou des influences occultes qui agissent, peu importe; il ne faut voir que le résultat obtenu. Avez-vous d'autres moyens pour soulager les souffrances du corps et pour adoucir celles des âmes? Très limitée dans son action au point de vue physique, la science est complètement impuissante au point de vue moral.

Ne nous moquons donc pas des pèlerinages ni de tous les centres de réunion dans lesquels l'âme endolorie vient faire appel à la protection de l'au-delà.

Dans l'état de trouble moral, d'espérances déçues, d'aspirations ardentes vers un état meilleur dans lequel nous nous débattons, il ne faut rien négliger pour apporter un soulagement au triste sort des malheureux; et la croyance à la vie future peut seule le leur apporter.

Si un jour l'humanité avait perdu toute aspiration vers l'idéal, et si elle ne voyait dans son passage sur cette terre que le moyen de satisfaire ses passions, elle se débattrait sans aucun espoir au milieu des plus effroyables misères; — et les esprits affolés ayant perdu toute notion de leurs devoirs vis-à-vis d'eux-mêmes et vis-à-vis de leurs semblables, n'espérant plus aucun soulagement à leurs maux, ni dans cette vie, ni dans une vie future, laisseraient se développer en eux les plus mauvais instincts et les plus brutales passions : et les nations civilisées d'aujourd'hui, secouées par des commotions effroyables, retourneraient probablement à la barbarie.

Ceci n'a peut-être rien d'exagéré. Nous avons vu dans notre pays des révolutions amener les pires excès, et aujourd'hui des hommes dévoyés

cherchent à entraîner les esprits vers des révolutions qui seraient encore plus violentes. Enfin, près de nous, nous avons le triste spectacle d'un peuple chez lequel la bête humaine, délivrée de tout frein, se rue affolée dans la dévastation et dans le sang.

Toutes ces commotions ne sont que les prodromes d'autres commotions beaucoup plus terribles qui s'étendront peut-être peu à peu dans tous les pays.

C'est toujours la lutte du Mal contre le Bien, c'est-à-dire la lutte des Esprits encore arriérés qui n'ont pas abandonné leurs mauvais instincts dans les existences précédentes, contre ceux qui ont évolué et qui sont revenus meilleurs sur cette terre. C'est ainsi que le mal est créé : c'est nous, nous seuls, qui le créons chaque jour en semant autour de nous des pensées d'envie, de jalousie, de haine et de révolte. Et en créant le mal, nous créons la souffrance.

Et nous marcherons ainsi dans la nuit tant que nous n'obéirons pas à la loi d'amour et de dévouement pour nos frères : — tant que nous ne nous rendrons pas compte du rôle que nous avons à jouer sur cette terre ; — tant que nous ne comprendrons pas la grande loi du Karma qui exige que le mal retombe toujours sur celui qui l'a créé, et que toutes nos actions bonnes ou mauvaises nous suivront dans une autre vie pour nous rendre heureux ou malheureux.

Ce sont ces grandes vérités que viennent nous enseigner les habitants du monde dans lequel nous serons demain.

(à suivre).

SENEC.

UN ENTRETIEN FAMILIAL SUR LA RÉINCARNATION

Parmi les écrits de Paul-Gaëtan Leymarie, successeur d'Allan Kardec à la Direction de la *Revue Spirite*, nous avons été heureux de retrouver cet entretien familial, que par un pieux devoir nous sommes heureux de publier pour nos lecteurs.

LA MÈRE. — Si je ne me trompe, mes amis, d'après ce que disait Jeanne, de la distance à combler entre le Polynésien et l'homme civilisé, et par la figure du merisier de Paul devenu un cerisier parfait par la simple addition d'une bouture d'arbre greffée par la main humaine, vous avez voulu établir ceci : Le naturel de la Polynésie, transporté dans la société civilisée, restera toujours sauvage dans le fond ; si, après sa mort, il vient se réincarner, prendre bouture dans une race plus avancée que la sienne, il y apportera ses goûts de sauvageon qui, modifiés par la nouvelle greffe, lui permettront de progresser.

En renouvelant bien des fois ses réincarnations, par bouture, — puisque vous avez consacré l'expression, — à chaque existence il aura acquis des qualités nouvelles, pour arriver enfin à être comme vous, mes enfants, des êtres qui tendent à être toujours plus modérés, plus doux, intelligents et bons ; il cherchera toujours davantage la vérité, en s'avancant d'une manière continue vers la connaissance approfondie de Dieu.

LE PÈRE. — Il ne faut donc pas s'étonner si, en partant de sa première existence à l'état d'homme, ce sauvage est complètement inexpérimenté ; par ses vies successives il viendra tour à tour demander des perfections nouvelles, avec le vif désir de vaincre sa paresse, sa gourmandise, l'envie, la cupidité et le vol, en un mot, tous les instincts des bêtes dont il est la représentation complète, puisqu'il les résume toutes en lui.

Incontestablement, la route lui paraîtra dure, fatigante ; souvent il s'arrêtera au lieu de marcher vers le but avec énergie ; il s'endormira, pendant que d'autres esprits de même ordre, réincarnés en même temps que lui et comprenant la valeur de chaque jour, rempliront activement leur vie et progresseront sans cesse. Dans ce cas, il est naturel que chacun récolte ce qu'il a semé, et que, dans le cours de leurs vies diverses, les positions matérielles et morales ne puissent plus être les mêmes.

JEANNE. — Ils ressemblent aux élèves d'une même division : les uns sont studieux, obéissants, soigneux et attentifs, tandis que leurs condisciples ne savent jamais leur leçon, arrivent toujours après l'ouverture des classes et s'amuse à des riens, occupés à faire des niches à leurs voisins de table ; les premiers ont les prix et les couronnes, les seconds recueillent la honte et les reproches mérités de leurs professeurs et de leurs parents.

Père, il y a quelques jours, dans notre salon où tu recevais quelques amis, tu disais : « Voyez Armand T... : il a fait son chemin d'une manière honorable ; nous l'avons toujours connu studieux et chercheur, la probité même : aussi est-il honoré et estimé. »

— « Si M. X... est malheureux, te répondit un interlocuteur, c'est que toujours il fut un fruit sec, incapable en toutes choses ; au collège il était étourdi, paresseux, gourmand et, tout le premier, il en est à s'étonner de la différence des positions sociales !... »

LE PÈRE. — Jeanne, il arrive aussi qu'un honnête homme, après s'être fait une place honorable dans notre société, obéit un jour à l'instinct de la bête qui sommeille en lui, instinct qu'il n'a pu assez bien mâter et abattre pour l'empêcher de se réveiller ; il commet une mauvaise action qu'il réussit à cacher à tous, et meurt sans avoir vu officiellement ternir sa réputation.

Il a sauvé les apparences, il est vrai ; mais dans son périsprit, ou enveloppe spirituelle, il emporte, en une série d'images qui y sont pour ainsi dire

gravées, la trace de ses méfaits que rien ne peut effacer dans l'erraticité ; les esprits voient et lisent sur ces documents si vivants comme sur les feuillets d'un livre. L'âme coupable comprend alors la gravité de sa faute, et prend de bonnes résolutions.

En se réincarnant elle choisira de préférence une famille de pauvres gens, pour avoir une existence pleine de privations et de travail continu ; elle rachètera ainsi le passé par une vie exemplaire. La souffrance relèvera le nouvel incarné, et l'instinct du bien le soutiendra. Ses compagnons de travail, en le voyant toujours malheureux mais résigné, s'écrieront : « Voyez ! à quoi lui sert-il d'être honnête homme, d'être bon et estimé, d'être incapable de penser au mal, d'être toujours maître de lui-même et de ne donner aux autres que des conseils excellents, puisque les malheurs tombent sur lui comme la grêle ? Sa femme est devenue infirme par excès de travail ; ses enfants sont morts l'un après l'autre, et, malgré cela, il sourit à la souffrance !! Cette douce philosophie nous impressionne ; mais, en fin de compte, nous trouvons que c'est trop cher d'être honnête homme à ce prix. »

Ceux qui parlent ainsi ne connaissent pas la réincarnation ni la force d'une volonté innée. Cet homme, qui leur semble malheureux, a rempli sa tâche ; il sera grand en d'autres existences, sur des mondes plus avancés où des esprits amis l'attendent.

LA MÈRE. — Voyez M. S..., ce mécanicien de mérite incontestable, cet ingénieur dont la science est exceptionnelle, auquel ses anciens camarades de l'École centrale viennent tous demander avis ; que voit-il autour de lui ? Des confrères qui ont acquis une position brillante, tandis que lui, cet homme de génie, si prévoyant et si digne, voit échouer toutes ses entreprises ; ses inventions, qu'il combine dans un but d'utilité pratique, lui sont volées, et, si parfois il semble réussir, ce n'est pour lui qu'un sourire passager de la fortune, car un événement imprévu ne tarde pas à le ruiner.

S'il était malhonnête homme, il est probable qu'avec son talent il serait millionnaire ; mais il n'a jamais voulu transiger avec sa conscience ; il préfère vivre modestement et ne voit pas sans inquiétude l'avenir de ses trois filles, qui ont reçu une instruction solide, qui sont belles et distinguées, adorables, autant par leur simplicité que par leur amour du travail, ayant tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de maris intelligents, mais n'ayant pas de dot, ce qui est l'équivalent d'une calamité à une époque où les papillons voltigent à l'entour des filles dorées.

Les malheurs l'ont rendu sceptique, mais, il ne suit pas moins, inflexiblement, la ligne droite, répétant avec ses amis : *la fatalité de S...* Notre bon camarade répare en cette vie les méfaits de ses précédentes existences. Quand, avec lui, j'ai voulu entamer la question qui nous préoccupe, à moi,

sa parente, il a souri en disant : « Laissons là ces idées abstraites ; je ne suis pas assez raisonnable pour les comprendre. »

LE PÈRE. — Rassure-toi, mon amie ; j'ai longuement discuté avec lui, et mes arguments l'ayant laissé dans l'incertitude, cet esprit droit et solide a voulu suivre le fil de mes objections ; il a désiré lire et commenter avec moi les ouvrages fondamentaux d'Allan Kardec, feuilleter avec soin la *Revue spirite* ; actuellement même les principaux ouvrages spiritualistes anglais et américains lui sont familiers.

Aujourd'hui S... *voit clair dans sa vie* ; telle est son expression ; ses filles sont devenues des médiums excellents, et, par elles, il s'identifie avec le monde des esprits. Sa *fatalité* n'étant plus pour lui qu'une épreuve, il me bénit pour la quiétude qu'il a obtenue à l'aide de notre doctrine. C'est maintenant une famille heureuse, grâce à l'acquit d'une conviction raisonnée.

JEANNE. — Mon père, tu nous parlais de familles dont les chefs subissent de terribles épreuves, expiant ainsi les méfaits de leurs existences passées. Je vois clairement qu'il nous faut être, en toutes choses, dignes de l'amour de Dieu, si nous ne voulons pas payer nos vieilles dettes ; je sais aussi que, fort heureusement pour nous, rien ne se perd, tout se retrouve ; nous avons pour nous le temps, qui nous permet le rachat de nos fautes. C'est un bienfait sans pareil ; mais, pourquoi Dieu frappe-t-il les enfants dans le père, et le père dans ses enfants ?

LE PÈRE. — Cela tient à des causes multiples, Jeanne. Je vais répondre brièvement à tes questions. Un enfant, c'est l'esprit d'un homme qui a déjà vécu ; il a pu mourir d'une maladie horrible, que lui avait léguée ses passions ; ou bien, dans sa dernière famille, il a été la cause de bien graves embarras ; il a pu laisser aussi le meilleur souvenir, malgré ses imperfections visibles.

En venant se réincarner dans un milieu pour lequel il a des affinités, l'esprit vient partager les peines et les ennuis de ceux qui l'ont aimé ; souvent, c'est dans le but de renaître dans une famille qui a le germe de la maladie dont il est mort dans sa dernière existence, et sa vie sera une lutte constante qui aura ce but : ne pas réveiller le mal qui sommeille en lui.

Toute nouvelle épreuve tend à une réparation du passé, à une purification des maladies morales qui engendrent les maladies matérielles. Un esprit peut aussi revivre dans la famille d'un homme qui lui conseilla le mal et fut son professeur en immoralité ; non seulement il est son tourment de chaque jour ; mais il est la protestation vivante contre de détestables doctrines ; en voyant souffrir son enfant et se reproduire en lui le virus qui semble fatal, le père subit la peine du talion, et il en recherche la cause ; toute douleur est une leçon profitable.

Tour à tour, dans diverses existences, on peut être ou le père ou le fils ; les ennemis se réunissent pour user leur inimitié d'autrefois, au frottement continu des intérêts. Du choc de tant de passions diverses il peut jaillir de bien douces ou bien terribles choses, des drames émouvants ou des dévouements sublimes. Que les pères et les fils, le mari et la femme, que les frères entre eux se frappent avec dureté, cela est incontestable, mais dans ces conflits de sympathies ou d'antipathies liées pour une existence, la souffrance devient la grande purification, le grand enseignement.

Pour éviter les gémisséments et les plaintes occasionnés par le retour sur la terre dans un milieu qui n'offre que de tristes perspectives, nous devons chers élèves, ne jamais faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait, et considérer tout incarné comme un frère plus ou moins avancé ; lui tendre la main, l'aimer comme nous-même. C'est la loi de solidarité, et c'est par elle que Dieu gouverne les mondes.

PAUL. — Père, l'âme d'un homme de bien n'ira pas, ce semble, animer le corps d'un assassin, tandis que ce dernier peut, en se repentant, s'incarner dans une famille honnête, qui développera ses tendances nouvelles ? On peut monter, mais on ne recule pas ; on reste stationnaire comme l'insouciant qui se trouve toujours au même point, qu'il soit incarné ou désincarné.

On peut descendre en tant que position sociale, mais on conserve ses facultés acquises : cela découle naturellement de l'ensemble de nos études.

MARIE. — Si un mauvais esprit demandait à être le fils d'un bon papa, d'une chère mamam tels que les nôtres, le lui accorderait-on malgré sa perversité ?

LE PÈRE. — Ma fille de mauvais enfants sont une épreuve pour leur famille, et réciproquement. Il est souvent accordé ce que tu dis, Marie ; le fils de notre meilleur ami en est l'exemple frappant, car Gaston, qui est venu vivre dans une famille où règne l'aisance et la probité, est devenu voleur et assassin ; ses parents ont employé tous les moyens pour dompter cette nature perverse sans y parvenir, et je sais qu'ils ont accompli rigoureusement leur devoir.

Oui, ils ont accompli tout leur devoir, ces amis si éprouvés. Et puis, je sais que malgré leurs deux autres fils, si braves et si aimables, ils ont été affectés au point de fuir la patrie, quand le spiritisme est venu à temps les consoler, les ranimer en leur donnant une espérance certaine.

Dieu a sagement voilé aux hommes le passé, car, sans doute, le père et la mère furent jadis de mauvais enfants ; en se réincarnant ils ont choisi cette épreuve, et, connaissant la grande doctrine, ils remercient Dieu au lieu de le maudire.

GEORGES. — Si Dieu nous envoyait pour vivre avec nous un esprit qui ait de mauvaises tendances, nous serions bons avec lui ; nous l'entourerions

de tant de bons soins qu'il aurait aussi de l'amour pour nous. J'ai vu des camarades jaloux par nature, que leurs frères peu endurants ont rendus mauvais sujets ; c'est un si triste exemple, que nous suivrions le chemin contraire pour en faire un bon et doux ami.

PAUL. — Allan Kardec a écrit ces paroles : « Si les jumeaux ont une similitude de caractère et de sentiments, c'est que, âmes sœurs dans l'erraticité, elles sont heureuses d'être venues ensemble à la vie pour ne jamais se quitter. » Sans être jumeaux nous nous aimons ici ; entre frères il y a des similitudes réelles. Je vois que Marie et Georges ont des *idées innées*, par les souvenirs qu'ils ont apportés de leurs existences antérieures ; attendu qu'ils comprennent on ne peut mieux le sens de nos entretiens ; qu'ils y ajoutent leur grain de sel, et qu'ils exigent, par esprit d'observation, que chaque mot intéressant soit pour eux bien précisé et reçoive une explication particulière.

LA MÈRE. — Rien ne se perd, ni matériellement, ni spirituellement. A chaque existence nouvelle le corps change, mais l'esprit conserve et rapporte toutes ses aptitudes ; s'il fut un génie, il en aura les tendances ; il étonnera par son rare et précoce savoir la génération d'hommes au milieu de laquelle il ira vivre. Si ce génie fit jadis un mauvais emploi de son intelligence, en s'incarnant à nouveau, il peut être puni par le sommeil momentané de ses hautes facultés sans qu'elles soient pour cela perdues ; ce qu'il doit et ce qu'il veut acquérir ce sont les vertus morales qui lui ont fait défaut et dont l'absence formait une tache grossière dans l'ensemble de ses talents exceptionnels. Quant aux enfants nouveau-nés, à ceux qui n'ont pas encore l'âge de raison et que la mort enlève à l'affection de leurs parents, ce sont des esprits qui viennent terminer, dans une existence passagère, une épreuve interrompue subitement dans leur vie précédente. D'autres fois, leur mort est une épreuve pour les parents ; ou bien c'est le signe que ces esprits s'étaient réincarnés à contre-cœur.

JEANNE. — Père, tu te rappelles les filles de M. A... ; leur souvenir m'amène à t'adresser une question. L'une d'elles est devenue poitrinaire à 16 ans et est morte de son mal ; sa sœur cadette, arrivée au même âge, fut prise des mêmes symptômes de la terrible maladie, et tu dois te souvenir que le docteur, en lui donnant les mêmes remèdes qu'à la pauvre morte, avivait le mal, et que, pour l'enrayer, il dut se résoudre à modifier complètement ses ordonnances.

Ce qui étonna le plus le praticien, — qui attribue ces sortes de maladies à l'hérédité?? c'est que, sur deux garçons et trois filles, l'une des trois sœurs a conservé une brillante santé, et que depuis, elle est devenue une heureuse mère de famille, et que, sur les deux garçons un est devenu phthisique en même temps que la seconde sœur. La consommation chez tous deux sui-

avait les mêmes phases et le dépérissement était caractéristique. L'auscultation, chez les deux malades, révélait la présence des mêmes cavernes dans les poumons ; ils avaient le même degré de fièvre, les mêmes sueurs : ces deux cas étaient identiquement semblables à celui de la première sœur.

Tous deux succombèrent, tandis qu'un frère et une sœur sont restés des modèles de vigueur et de santé.

Les docteurs ont prétendu qu'on était en présence d'une *phtisie héréditaire* ; et comme les père et mère étaient doués d'une constitution robuste, ils ont affirmé que l'hérédité remontait à la quatrième génération, qu'en savent-ils, puisque dans la famille, le grand-père n'a pas connu cette affection morbide ?...

Aux trois poitrinaires qui présentaient la même pectoriloquie (cas où Poreille appliquée au niveau d'une caverne des poumons, entend la voix du malade comme si elle sortait directement de la poitrine) et qui étaient exactement atteints du même mal, il a fallu sans cesse une nourriture et des remèdes différents. Penses-tu, après cela, père, que l'hérédité puisse être entendue selon les savants ? l'exemple que je viens de citer ne détruit-il pas toutes leurs affirmations ?

LE PÈRE. — Cela prouve, Jeanne, que les esprits apportent dans leur corps spirituel le germe du mal qui doit terminer leur existence. Dans le cas que tu cites, le périsprit a pu trouver dans le corps de parents très sain un élément qui, uni intimement à l'organisme, a engendré, à l'époque venue, trois cas de consommation nettement caractérisés, mais provenant de sources diverses, puisque les mêmes remèdes agissaient diversement sur les deux sœurs et leur frère, qui, peut-être, dans une précédente existence, ne s'étaient pas connus.

Jésus a dit : « Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne t'étonne donc pas (Nicodème) de ce que j'ai dit ; il faut que vous naissiez de nouveau. Le vent souffle où il veut, et tu en entends le son ; mais tu ne sais d'où il vient ni où il va ; *il en est ainsi de tout homme qui est né de l'esprit.* »

Il affirmait l'individualité de l'âme en parlant ainsi, distinguant que l'esprit seul doit renaître. La chair obéit aux lois qui régissent la chair et se décompose ; mais l'esprit obéit aux lois de l'esprit et il souffle où il veut. En un mot, en se réincarnant, il apporte à son nouveau corps l'empreinte du bien et du mal qu'il a faits : c'est la véritable hérédité, car elle se rattache intimement à la loi physiologique de l'évolution de l'esprit.

Le docteur Denis Goulin a dit : « L'hérédité se présente sous deux aspects ; ou l'on se réincarne dans un corps qui tient son principe morbide des parents, ou l'on se réincarne dans un corps sain, et l'on apporte dans son périsprit les conditions du développement de la maladie par le jeu de la vie.

« Dans le premier cas ce peut être une punition méritée, ou une épreuve choisie pour progresser ; dans le deuxième cas, c'est toujours une punition. Dans l'épreuve c'est une profession que nous embrassons, que nous acceptons volontiers, parce que nous avons en vue, avant de descendre sur la terre, le bien moral que nous en retirerons. Les douleurs physiques, les privations de certaines jouissances provoqueront nos efforts, stimuleront nos facultés, exciteront notre zèle, nous détacheront de la terre, élèveront notre âme vers Dieu. »

JEANNE. — En effet, les trois poitrinaires dont je parlais avaient toujours de sages et sublimes pensées. De même que leur corps, leurs paroles semblaient ne pas appartenir à la terre. Ces vies tout angéliques et spiritualistes étaient complètement opposées aux vues matérielles de leurs parents et de leurs frère et sœur qui, eux, ne croient qu'aux jouissances physiques ou matérielles.

LA MÈRE. — La réincarnation ouvre à l'âme de nouvelles destinées ; elle est un fait physiologique et moral. Le Dr Denis-Goulin, que citait votre père et qui est un savant homœopathe, a dit encore : « L'hérédité, qui est la conséquence physiologique d'un fait moral, s'applique non seulement aux infirmités que nous venons supporter dans notre corps, mais elle s'étend à l'hérédité sociale, à tous les événements qui sont la conséquence de notre état de famille ou de peuple dans les incarnations précédentes.

« La réincarnation, l'hérédité physiologique et sociale prouvent notre solidarité et nous montrent la loi de perfectionnement ; elles nous poussent à la solidarité de la vie intellectuelle, morale et physiologique, non seulement dans l'organisme humain, mais également dans l'organisme des familles et des peuples ; chaque famille et chaque peuple sont des individualités au même titre que chacune des individualités qui les composent. »

Les vies physiologiques, intellectuelles et morales sont trois individualités dans une unité ; elles sont une parce qu'elles sont l'œuvre d'une seule volonté et concourent au même but final. L'hérédité, voulue de Dieu, prouve notre liberté et notre responsabilité ; par elle, l'âme est ramenée à son créateur. Nos *maux*, à qui nous donnons si injustement cette qualification, prouvent que Dieu n'ajoute pas une grande importance à ces conséquences de l'hérédité, mais, avant tout, demande notre cœur, notre amour, notre soumission aux lois qu'il a établies pour notre bonheur. La réincarnation répare toutes choses.

Cette succession de vies physiologiques, intellectuelles et morales, vécues par l'âme incarnée depuis son apparition sur la terre, nous conduit en définitive à la vie morale qui règnera en souveraine parmi nous ; et, comme conséquence, la peine du talion disparaîtra avec la maladie et les infirmités ; il n'y aura plus de famines, de guerres, de pestes. Tous adoreront le Dieu

créateur en *Esprit et en vérité* ; tous seront frères réellement, fils du *Père des hommes* ; la charité et la justice règneront. Ce sera le royaume de Dieu sur la terre ; son règne sera venu, son nom sera sanctifié, sa volonté sera faite sur la terre comme au ciel.

PAUL. — Toutes ces déductions sont admirables ; nous étions les générations passées, nous sommes les générations futures. Nous récoltons, en avançant, les épis dont nous disposâmes autrefois les germes dans le sillon péniblement tracé. Notre vie est le résultat de nos labeurs, et, par eux, nous possédons notre conscience et notre liberté.

Je rejette cette fantaisie d'un Dieu qui octroie des récompenses à ceux qui n'ont pas su les acquérir par leurs efforts vers le bien, récompenses données en vertu de la *grâce*. Seules nos angoisses passées créent notre attachement actuel à nos parents, et à tout ce qui est bon. Cette pensée, mon père, donne du charme à tout effort nouveau : *la lutte sauve le monde*.

LA MÈRE. — C'est parler d'or, mon Paul. *Celui qui n'a pas pleuré ne mérite pas de sourire*. Notre bonheur est un composé de douleurs passées noblement supportées.

JEANNE. — Tu en es la preuve, chère Maman ; fille d'un officier supérieur et sans fortune, tu as toujours travaillé, beaucoup étudié. Comme toi, notre père a lutté et lutte encore. Votre exemple nous indique la voie sacrée qu'il faut suivre : celle du désintéressement, de la tendresse fraternelle véritable pour tous ceux qui souffrent, qui gravissent le dur mais glorieux sentier de la vie.

LE PÈRE. — Pour être vraiment libre il faut savoir commander à ses sens et restreindre ses besoins, au lieu de les multiplier : on est heureux quand on a des goûts en accord avec les devoirs.

En nous aimant nous rendons hommage à Dieu qui verse l'harmonie sur toutes choses. C'est dans ce but qu'il nous a prédestinés à la souffrance. La source vivante de l'humanité c'est une bonne mère de famille. La vôtre, mes enfants, a dû beaucoup souffrir pour avoir le don d'aimer.

Songez aussi que, pour donner tout ce que l'on a en soi, il est essentiel d'y être presque contraint par une nécessité : moitié de bon gré, moitié à son corps défendant, l'homme, sous la pression des rudes conditions de son existence, est amené à appliquer et à développer l'art et l'industrie, qui sont les fruits de ses acquits antérieurs ; il *donne le peu d'or qu'il doit* à tous ses frères incarnés.

PAUL. — Dis-nous, père, ce que Socrate et Platon, les grands philosophes grecs, pensaient de la destinée de l'âme après la mort.

LE PÈRE. — Socrate et Platon disaient, trois cents ans avant Jésus-Christ : « Après notre mort, le génie (*Daïmon, démon*) qui nous avait été assigné pendant notre vie, nous mène dans un lieu où se réunissent tous ceux qui

doivent être réunis dans le *Hadès* pour y être jugés. Les âmes, après avoir séjourné dans le *Hadès* le temps nécessaire, sont ramenées à cette vie dans de nombreuses et longues périodes. »

LA MÈRE. — Ces paroles, que l'on trouve transcrites dans *L'Évangile selon le Spiritisme*, représentent la doctrine des anges gardiens, Esprits protecteurs, et celle des réincarnations successives après des intervalles de séjour plus ou moins longs dans l'erraticité.

LE PÈRE. — Ces mêmes philosophes disaient : « Les démons remplissent l'intervalle qui sépare le ciel de la terre; ils sont le lien qui unit le grand tout avec lui-même. La Divinité n'entrant jamais en communication directe avec l'homme, c'est par l'intermédiaire des démons que les dieux commercent et s'entretiennent avec lui, soit pendant la veille, soit pendant le sommeil. » Allan Kardec ajoutait ces paroles caractéristiques : « Le mot *Daïmon*, dont on a fait démon, n'était pas pris en mauvaise part dans l'antiquité comme chez les modernes; il ne se disait pas exclusivement des êtres mal-faisants, mais de tous les Esprits en général parmi lesquels on distinguait les Esprits supérieurs appelés les Dieux, et les Esprits moins élevés, ou démons proprement dits, qui communiquent avec les hommes. Le spiritisme dit aussi que les Esprits peuplent l'espace; que Dieu ne se communique aux hommes que par l'intermédiaire de purs esprits, chargés de transmettre ses volontés; que les Esprits se communiquent à eux pendant la veille et pendant le sommeil. Au mot *Démon* substituez le mot *Esprit*, et vous aurez la doctrine spirite. » Et le maître dit ailleurs : « Voici une vérité vieille comme le monde » que les Esprits renouvellent à notre mémoire lorsque les temps sont arrivés. »

LA MÈRE. — Ces vérités, nous devons les répandre et les soutenir avec l'esprit de douceur et de persuasion. Méditez-les, mes chers enfants, et souvenez-vous que c'est dans leur enseignement et leur observation que réside le bonheur de l'humanité.

P.-G. LEYMARIE (Oeuvre posthume).

Examen critique des phases les plus importantes des phénomènes psychiques et des différentes théories émises.

Il est admis en Science, dans tous les domaines des recherches, que toute hypothèse qui est capable d'expliquer le plus grand nombre de faits manifestés et connus et qui n'est controversée par aucun nouveau fait, peut être considérée comme la véritable et celle qui doit prévaloir sur toutes les autres. Mais dès l'instant qu'un fait quelconque vient à se présenter, que

cette hypothèse ne peut expliquer, celle-ci doit naturellement céder la place à une autre, ou tout au moins être modifiée, en conséquence ; et plus les variations sont nombreuses, moins il y a lieu d'admettre qu'on a trouvé la solution de la question.

Cela posé, passons à l'étude des phénomènes réputés les plus remarquables du spiritualisme.

La lévitation. — En première ligne viennent les phénomènes de lévitation. Ces phénomènes consistent, comme chacun le sait, dans le déplacement d'objets lourds, tels que tables, chaises, tabourets, pianos... Sans l'aide — pour autant qu'il a été possible de le découvrir — ou le contact d'une force physique connue.

Premier exemple. — Donnons un exemple :

Je suppose que quatre hommes sont assis sur une lourde table. Le médium, presque toujours une femme faible, délicate, soulève la table (par la simple apposition d'une main), à un pied et plus de terre.

C'est là un phénomène, déjà ancien et bien connu, qui a été vérifié par des centaines de personnes qui en ont confirmé l'authenticité.

Deuxième exemple. — L'exemple suivant a eu lieu avec D. D. Home le médium américain, l'un des plus forts qui aient jamais existé. Dans une de ses séances, Home fut enlevé avec son fauteuil et transporté jusque près du plafond de la chambre où il fut tenu suspendu assez longtemps en l'air, pour pouvoir écrire son nom sur le plafond aux yeux des assistants.

Voilà des phénomènes que les sceptiques nient et attribuent à la fraude, car ils sont incapables d'en donner l'explication.

L'hypothèse spirite les attribue aux esprits désincarnés qui peuvent exercer sur la matière une force plus considérable que celle des mortels.

N° 2. — *Dématérialisation de la matière :*

Intimement lié aux phénomènes de lévitation est celui de la dématérialisation de la matière.

Expérience. — Dans une séance tenue en Allemagne avec le médium Slade, devant quelques Professeurs de l'Université de Leipzig, le professeur Zoellner désirant faire une expérience, avait pris avec lui une carte sur laquelle il avait apposé son cachet ; il y attacha avec de la cire à cacheter les deux bouts d'une corde et tint la carte dans sa main en la laissant tomber librement entre ses genoux. Il demanda ensuite aux esprits de faire un nœud dans cette carte et son désir fut aussitôt satisfait.

Il y eut ainsi trois nœuds faits, tandis que les bouts de la corde restèrent attachés à la carte qui ne quitta pas un seul instant la main du Professeur.

Comment cela fut-il fait et qui peut l'expliquer ?

Autre expérience. — Une autre fois, le professeur Zoellner fit fabriquer par un tourneur un anneau d'une certaine espèce de bois. Il suspendit cet

anneau à une corde et attacha les extrémités de celle-ci à une carte comme dans l'expérience précédente. Il se rendit ensuite à l'endroit où eut lieu la séance et demanda aux esprits de lier la corde autour de l'anneau. Quelques instants s'écoulèrent après lesquels le professeur jetant les yeux sur la carte qu'il tenait en main, s'aperçut que l'anneau avait disparu, bien que les deux bouts de la carte y fussent restés scellés. On fit aussitôt des recherches pour retrouver l'anneau, mais en vain.

N. B. — Il y a lieu de faire remarquer que la table près de laquelle les assistants avaient pris place, était une table ordinaire à quatre pieds, exhaussée par une console sculptée à trois pieds. On allait abandonner les recherches, quand un des professeurs s'avisa de visiter la console et y découvrit l'anneau dans un endroit où le bois, en haut et en bas était plus large en diamètre que l'anneau lui-même et d'où il ne put être retiré qu'à l'aide d'une scie.

L'anneau fut examiné au microscope par les professeurs qui n'y constatarent ni cassure, ni rupture.

Voilà encore une énigme que le matérialiste ne peut expliquer, sans avoir recours à des moyens frauduleux. Le spiritualiste, au contraire, croit qu'aucun pouvoir humain n'aurait pu mettre cet anneau dans cet endroit et que ce fut l'œuvre des intelligences invisibles qui sont douées du pouvoir de réduire la matière en ses éléments primitifs et de les reconstituer ensuite dans leur forme originale.

Le professeur Zoellner déclare que l'explication spiritualiste est la seule possible et qu'elle est admise aujourd'hui par le plus grand nombre des savants qui ont étudié scientifiquement les phénomènes psychiques.

Une quantité d'autres phénomènes de même espèce, non moins extraordinaires et authentiques pourraient être cités à l'appui de ceux-ci, mais ils ne pourraient apporter aucun élément de plus pour établir la vérité de notre hypothèse.

Nous passons donc à une nouvelle phase de médiumnité qui est celle de la

Matérialisation. — Ici, on nous donne la représentation d'une figure humaine et d'une forme si intimement ressemblante à celle d'une personne qui a vécu, qu'elle est aussitôt reconnue par un des amis présents à la séance. Comment la fraude peut-elle personnifier la figure, la forme, la voix et les manières d'un individu que le médium n'a jamais vu ni connu, cela ne me paraît pas bien clair à expliquer. Comment cette forme peut-elle vous appeler par votre nom qu'elle n'a jamais entendu prononcer et vous parler de choses connues seulement de vous et de l'ami mort? Comment cette forme matérielle peut-elle être construite sous vos yeux, naître et prendre corps d'une simple tache de lumière qui semble sortir du plancher,

affecter une figure humaine de grandeur naturelle que vous reconnaissez et qui s'évanouit ensuite graduellement? Voilà des questions qui méritent sérieuse réflexion et qu'il n'est guère facile de résoudre par un tour de prestidigitation. Les ignorants peuvent se contenter de semblables explications, mais non les hommes sérieux, instruits.

Comment cette forme matérialisée peut être placée sur une balance et au poids, n'accuser que 30 ou 40 livres, tandis que le poids du médium est reconnu être de 150 livres au plus, n'est-ce pas là un fait plus difficile à expliquer par la fraude?

— C'est un phénomène de cette nature qui a convaincu le célèbre savant William Crookes de la vérité du spiritualisme, après des expériences nombreuses qu'il a faites avec une persistance qui l'honore et que rien ne put décourager, sous le contrôle le plus sévère et le plus minutieux.

Clairvoyance et Clairaudience. — Viennent ensuite les phénomènes de *clairvoyance* et de *clairaudience*.

Consultez un clairvoyant et il vous décrira la forme spirite de votre père, de votre mère, de votre enfant, de tous ceux que vous avez perdus, avec leur forme, leurs traits caractéristiques, la couleur de leurs yeux et de leurs cheveux; il vous désignera les moindres particularités de leur personne.

Le spiritualiste est persuadé que la forme spirite de la personne décédée est réellement là, à vos côtés; invisible pour vous, mais visible pour le clairvoyant qui possède des dons extraordinaires que n'ont pas le commun des mortels et qui leur permettent, à l'aide de leur sixième sens, de voir la nature subtile éthérée, dont ces formes spirites sont composées.

Mais, le sceptique n'admet pas cette hypothèse et déclare que ce phénomène peut s'expliquer sans peine, par la théorie de la *télépathie* ou *transmission de la pensée*; que l'image de votre ami mort se trouve dans votre esprit et que le médium s'empare de cette image et la reconstitue oralement.

Mais ne vous semble-t-il pas étrange que le médium décrit toujours, sans commettre d'erreurs, l'ami qui est mort et qu'il ne parle jamais de ceux qui sont encore vivants? Vous avez pourtant aussi dans votre « subconscient » l'image des personnes vivantes aussi bien que celle des personnes qui ne sont plus de ce monde.

La clairaudience. — Intimement lié au phénomène de la *clairvoyance* est celui de la *clairaudience*. Ce même médium qui dépeint votre ami spirite vous dira ce que cet ami vous dit. Il vous donnera une communication intelligente et absolument exacte, et telle qu'il est supposé donner si l'esprit était présent. Il fera mention d'événements passés depuis longtemps; d'incidents connus de vous seul et de l'ami désincarné; il vous rappellera des faits auxquels vous n'avez pas pensé depuis des années.

Ici encore, certains vous disent que tous ces phénomènes sont dus à la *lecture de pensée*, à la *télépathie* ; mais le médium déclare et affirme qu'il entend la voix de l'esprit qui lui dit ces choses.

Pour le spiritualiste, cette explication est la seule vraisemblable et admissible ; et le sceptique ne peut pas dire que le médium fait un mensonge, ou invente ces choses.

Et puis, n'est-il pas étrange, pour ne pas dire plus, que ce pouvoir de *télépathie* ou de *lecture de pensée* est le plus souvent le don de personnes qui sont disposées à pratiquer la fraude et le mensonge ?

Passons maintenant au vif de la question et étudions les faits classés des divers phénomènes psychiques.

LES FAITS CLASSIFIÉS.

Les phénomènes divers de psychologie observés avec un médium peuvent être divisés en trois classes :

1° Le sujet de la communication est connu de l'assistant ou des assistants.

2° Le sujet de la communication est inconnu de l'assistant, mais il est connu d'une autre personne et reconnu être exact, conforme.

3° Le sujet n'est connu ni de l'assistant, ni d'aucune autre personne vivante. Les faits révélés par le médium étant reconnus être exacts.

Avant de faire l'examen de chacune de ces catégories, passons en revue les différentes théories adoptées.

THÉORIE D'UN POUVOIR OCCULTE INHÉRENT AU SENSITIF ET AGISSANT SANS L'AIDE D'UN ESPRIT DÉSINCARNÉ.

Il y a quelques années, feu M. Ferd. Myers, membre de la Société des Recherches psychiques de Londres qui avait voué la meilleure partie de sa vie à l'étude des sciences occultes (et qui mourut, il y a trois ans à peine, dans la foi intense et sincère de l'origine spirituelle de certaines manifestations qu'on ne pouvait expliquer autrement), a émis la théorie d'une « conscience intérieure ou subliminale ».

Cette partie « subliminale » est supposée être accessible à l'influence de la suggestion hypnotique dont le pouvoir a été établi depuis longtemps par Braid et d'autres savants et qui est reconnu de nos jours, même par des hommes de science médicale, lesquels s'en servent dans le traitement de certaines formes de maladie, spécialement sur des sujets nerveux.

Télépathie. — C'est un fait bien connu et démontré qu'un esprit susceptible de recevoir les impressions, peut être influencé télépathiquement à distance par un autre esprit. Ceci peut avoir lieu à l'état de veille, mais se produira plus vraisemblablement, pendant le sommeil, ou à l'état négatif,

subjectif, connu sous le nom de transe, qui peut être considéré, dans certains cas, comme une condition d'auto-hypnotisme.

A l'état de veille, le phénomène de télépathie n'est possible que lorsque le sujet est dans un état d'esprit semi-passif ; celui qui transmet étant alors dans une condition opposée ou positive. En outre, il faut qu'il existe une grande harmonie, dans les vibrations mentales de l'un et de l'autre. On pourrait croire qu'une telle transmission est nécessairement produite par un effort conscient ; mais ce n'est pas là invariablement le cas, je dirai même qu'il est rare qu'il en soit ainsi. En effet, il y a de nombreux exemples de communications télépathiques, sans que l'agent qui transmet ait exercé aucun pouvoir de volonté consciente.

Ainsi ont pris naissance :

1° La théorie de la conscience « subliminale ».

2° Le phénomène du pouvoir de suggestion hypnotique.

3° Et enfin celui de l'action télépathique entre des esprits en harmonie

A ces systèmes ou théories sont venues s'adjoindre :

a). — L'existence d'un « double fluide » du corps physique, et la possibilité qu'a ce double de se séparer de son enveloppe grossière à laquelle il reste cependant attaché par un mince cordon de Vie ; et son apparition et sa possibilité d'être reconnu, soit par la clairvoyance ou autrement, à une certaine distance du corps physique.

b). — Et enfin la possibilité, sous certaines conditions de la séparation, ou en d'autres termes, de la multiplicité de la personnalité.

Bien qu'il existe une grande évidence de l'existence du « double », la multiplicité de la personnalité ne semble être qu'une hypothèse.

Il a été dit qu'une personnalité extériorisée peut être projetée et matérialisée.

Quoi qu'il en puisse être il y a, en tous cas, raison de croire que « le double » peut être matérialisé ou plutôt rendu fluide et devenir objectif à certaines ou à toutes les visions ; tout en maintenant la forme et les traits caractéristiques du corps physique.

Loi de la suggestion. — Comme la loi de la suggestion entre pour une grande part dans toute explication matérialiste des phénomènes spirites, je crois utile de dire ici en quoi elle consiste :

Toute forte suggestion faite à une personne, soit par le procédé de l'induction de sommeil hypnotique ou, surtout pendant ce sommeil, produira sous des conditions convenables un puissant effet. L'esprit en reste imprégné et même l'effet de la suggestion peut être tel qu'il persiste après le sommeil hypnotique, c'est-à-dire quand le sommeil hypnotique a cessé.

Cette suggestion est généralement faite de vive voix ; mais avec un sujet déjà influencé, elle peut-être faite par écrit ou même mathématiquement.

Or, en admettant que certains ou tous les phénomènes sont compris dans les manifestations occultes habituellement produites et attribuées à l'intervention des esprits désincarnés, il y a cependant des théories plausibles quant à l'origine de certains phénomènes intellectuels et physiques.

On a prétendu que le phénomène du pouvoir pourrait s'expliquer, sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à l'agence spirite, de la manière suivante

a). — Le sensitif s'est entrancé lui-même (auto-hypnotisé) ou bien il a été sous l'influence du pouvoir hypnotique des assistants.

b). — Ou bien encore, le sensitif ayant foi dans le pouvoir spirite, une semblable croyance agit comme une puissante auto-suggestion sur son subconscient ou subliminal, cet effet étant en outre augmenté de la suggestion verbale et télépathique combinée des assistants dont la plupart sont venus pour voir des manifestations spirites.

Le caractère varié et distinct des contrôles (agents) dépendrait, prétend-on aussi dans une certaine mesure de l'auto-suggestion. En d'autres termes, l'esprit du sensitif étant imprégné d'une série d'idées qui sont familières avec certains « guides spirites », serait hanté par des entités supposées et de cette manière il simulerait inconsciemment qu'il est contrôlé par elles, quand il est dans le sommeil hypnotique.

LES PHÉNOMÈNES INTELLECTUELS POURRAIENT (DIT-ON) ÊTRE EXPLIQUÉS
COMME SUIV :

Hypothèse non spirite :

a). — Par exemple, le phénomène manifesté par un médium entrancé, parlant une langue étrangère qui lui est inconnue quand il est à l'état normal, peut être produit par suite d'un rapport télépathique existant entre le médium et une personne vivante comprenant la langue.

b). — Une manifestation (soit de vive voix ou par écrit) d'une intelligence supérieure, émanant d'un médium entrancé sans éducation, pourrait être expliquée comme ci-dessus ; ou bien, on pourrait l'interpréter comme étant l'évidence externe d'une mentalité pure et claire venant directement de la conscience subliminale élevée. Cet « égo » qui sait tout, prévoit tout et est en contact avec le Divin, et dont même la manifestation partielle, dans des possibilités mentales latentes chez plusieurs, est empêchée de se produire à l'état normal par l'obstacle grossier d'un cerveau physique non suffisamment développé. En d'autres mots, considérant que pendant la transe l'activité du cerveau physique est en attente (expectative), l'égo subconscient est libre de puiser aux fontaines de connaissances de la source divine, utilisant de, intelligences conservées extériorisées en effort mental et physique ; et ainsis cette connaissance peut s'écouler sans entraves et être rendue manifeste, soit par la voix ou par écrit, à l'aide du mécanisme automatique contrôlé par la constitution mentale interne plus développée.

c). — Une extension des théories de télépathie et de suggestion étant appliquée à des manifestations spirites supposées serait la suivante :

En supposant que « les pensées sont des choses (une substance, une réalité), ainsi que l'ont prétendu surtout les théosophes, les pensées accumulées des savants parmi lesquels — quelques-uns peut-être ont quitté la vie terrestre depuis longtemps — sont enregistrées et emmagasinées dans des dépôts psychiques spéciaux, dans la zone spirituelle de l'aura terrestre. D'après cette théorie, ces pensées cristallisées peuvent être soustraites de cette zone d'inspiration par un médium dont les vibrations mentales internes sont en rapport, en harmonie avec celles de cette particulière sphère.

Ceci pourrait, dans une certaine mesure, expliquer la parole « d'inspiration » et d'autres évidences de lucidité d'esprit et de pensée à l'état de transe. Le médium étant, dans cet état, rempli d'idées élevées et pures, possède dans tous les cas les germes d'élévation d'esprit, et son aura spirituelle envoie des rayons vibratoires dans le réservoir spécial de pensée matérialisée dans l'aura spirituelle correspondante de la terre. C'est par cette intercommunication que ses inspirations seraient extraites. Or, comme ces inspirations sont l'expression caractéristique du savant décédé, de qui, pendant la vie terrestre, elles rayonnaient dans ce magasin fluide, elles sont considérées par ceux qui les écoutent comme émanant directement des esprits désincarnés de ces hommes ou femmes; et cette croyance positive se projette en arrière et est empreinte d'une manière indélébile sur le cerveau du médium, sur lequel, à l'état extatique, le pouvoir de suggestion télépathique collective a le plus grand effet. Par suite, le médium déclare non seulement que l'esprit de l'être désincarné parle par sa voix, mais encore quand le véritable sommeil hypnotique est passé, la suggestion s'attache à lui avec ténacité.

Nota Bene. — Jusqu'ici nous avons considéré les phénomènes des théories de la conscience *télépathique* et *subliminale*, ainsi que la théorie de l'extension de la *télépathie*, comme pouvant être l'explication à donner de certaines phases intellectuelles de médiumnité.

En ce qui concerne les phénomènes variés la théorie de la *multiple personnalité* a été suggérée.

D'après cette hypothèse, le phénomène d'intelligences distinctes qui se manifestent pourrait être admis, dit-on, comme étant la preuve que dans le médium entrancé, les traits particuliers qui se produisent peuvent être considérés comme le résultat de métamorphoses distinctes de personnalité venues à la surface.

(à suivre).

Prof. C. MOUTONNIER

Nice, le 16 Décembre 1905.

Deux frères possédés par les Esprits !

Extrait du journal italien, *Corrieri delle Puglie*,
n° du 15 novembre 1905.

Une maison mystérieuse. — Phénomènes des plus étranges.
Assoupissements hypnotiques. — Une famille éprouvée.

BARI, 15 novembre 1905 (par téléphone). — Le *Courrier des Pouilles* publie aujourd'hui des renseignements intéressants sur le cas très étrange de deux enfants qui auraient été, comme dit le peuple, « en proie aux Esprits ».

Il y a quelques jours, raconte le *Courrier*, deux gamins, les frères Alfredo et Paolo Pansini, de Mauro, ont prétendu s'être trouvés transportés dans l'espace d'un quart d'heure, de Ruvo à Bari (1) et cela, sans s'en être aperçus.

On a essayé de mettre ce phénomène sur le compte d'un cas exceptionnel d'amnésie, mais puisque ce n'était pas la seule fois que ce fait fût vérifié et qu'il avait même déterminé dans toute la contrée, à un moment donné, de l'étonnement et une certaine émotion, — un reporter se rendit à Ruvo et y recueillit les détails suivants :

Une maison mystérieuse.

En 1901, M. Mauro Pansini, entrepreneur de maçonnerie, venait habiter avec sa famille, une vieille maison lui appartenant et contiguë au Palais Municipal.

Il y avait seulement quelques jours que la maison était occupée par ses nouveaux habitants, quand des événements étranges vinrent plonger successivement les Pansini dans la stupéfaction et la terreur : tableaux et cadres tombaient des murailles et se brisaient en miettes ; plats, verres et bouteilles allaient se réduire en morceaux contre les murs, sans que personne y touchât, — les flambeaux tombaient de la table où ils étaient placés et les meubles, heurtés violemment les uns contre les autres, s'endommageaient et se fendaient : et tout cela sans le moindre motif, sans la moindre cause apparente !

On crut à des méfaits de malins esprits ou de démons, et le prêtre fut mandé pour procéder à des exorcismes.

(1) Ruvo est situé à 37 kilomètres de distance de Bari (Note du Traducteur).

Mais, comme on le devine facilement, aucun résultat ne fut obtenu par ce moyen.

Assoupissements hypnotiques.

Un soir, le jeune Alfredo Pansini, alors âgé de sept ans, tomba dans un sommeil subit : à peine mis au lit, il commença à parler d'une voix qui n'était pas la sienne, affirmant qu'il avait été envoyé par Dieu pour chasser les esprits malins.

Ces phénomènes se renouvelèrent fréquemment, et lorsque le petit Alfredo tombait dans cet état d'hypnose, il s'exprimait comme un véritable orateur, usant par instants de la langue française, du grec et du latin, et en arrivant même à réciter divers fragments de la *Divine Comédie* de Dante.

Mais voici bien autre chose : certaines nuits, l'enfant plongé dans le sommeil, révélait comme une bataille d'esprits et parlait alors avec vingt voix différentes ; il bondissait dans son lit et s'y tordait, comme si quelqu'un l'eût frappé ou terrassé.

Ce bizarre état de sommeil dura quelque temps encore, jusqu'au moment où les parents enfermèrent l'enfant dans un séminaire où il vécut tranquille et sans plus être en proie à ces troubles étranges.

Suppression des distances.

Lorsque Alfredo, l'année dernière, retourna dans sa famille, on se trouva en présence de nouveaux phénomènes.

Il ne s'agissait de rien moins que de la suppression de la distance et ce ne fut plus seulement Alfredo qui fut sujet à ces phénomènes, mais aussi son jeune frère Paolo, âgé de huit ans.

Le premier cas qui se présenta fut le suivant : les enfants se trouvaient un jour à Ruvo à 9 heures du matin : eh bien, à 9 h. 1/2 — sans savoir comment ni pourquoi — ils se trouvèrent à Molfetta (1) et précisément en face du couvent des capucins.

Et ainsi de suite, en peu de minutes et à diverses reprises, les enfants furent transportés et se trouvèrent successivement à Bisceglie (2), Giovinazzo, Mariotta et Terlizzi, d'où ils étaient ramenés à Ruvo, leur pays, soit par l'entremise d'amis complaisants, soit par l'office de la Police de la sûreté.

(1) Molfetta est situé à 20 kilomètres de Ruvo (Note du Traducteur).

(2) Bisceglie, Giovinazzo et Terlizzi sont respectivement distantes de Ruvo de 19, 25 et 8 kilomètres. Ces petites villes sont à une distance moyenne de 15 kilomètres les unes des autres. (Note du Traducteur).

Le Dr Raffaële Cotugno, de Ruvo, médecin de notre hôpital consortial, s'intéressa pendant quelque temps à tous les événements et phénomènes qu'on vient de raconter, — mais il ne put proposer comme hypothèse explicative que le dédoublement de la conscience dans le sommeil somnambulique, c'est-à-dire non provoqué.

Pensant que ces enfants méritaient d'être soumis à un examen approfondi, il écrivit à l'illustre professeur Leonardo Bianchi, qui l'invita à amener les Pansini à sa clinique.

Mais les parents des gamins s'y refusèrent.

L'Esprit s'amuse.

Sur ces entrefaites, un pasteur protestant vint à passer à Ruvo. C'est probablement à cause de l'insuccès éprouvé naguère par les prêtres du pays et leurs conjurations, que les Pansini allèrent au nouveau venu.

Quand Alfredo se fut endormi, il répondit aux questions posées qu'il était l'esprit d'un défunt qui avait habité la maison et que tout ce qu'il y faisait lui avait été commandé par Dieu.

— Mais comment as-tu fait, lui fut-il demandé, pour transporter des corps vivants, des individus, d'un pays dans un autre et en si peu de temps ?

— C'est que j'ai un cheval, répondit-il, avec lequel je vais à Rome et en Amérique en cinq minutes : je décompose ou dissocie les corps et je les recompose.

Un soir — toujours en s'exprimant par la bouche d'Alfredo, bien entendu, — il dit qu'il offrirait volontiers un bon dîner, et en fait, sitôt que les assiettes furent placées sur la table, en moins de rien et comme par enchantement, il s'y trouva du saucisson et de la provola (1) pour plus d'un demi-kilo ! Et dans le propre lit d'Alfredo, on découvrit de grosses dragées.

Derniers faits.

Il y a peu de temps — comme d'habitude — les enfants s'étaient trouvés transportés de Ruvo à Molfetta, où une de leurs tantes les fit monter dans une voiture qui devait les ramener à Ruvo.

Mais, au début du trajet, le petit Paolo s'assoupit et commença à gesticuler bruyamment au point que le conducteur dut les faire descendre tous deux : ils s'en retournèrent chez la tante qui les hébergeait : le lendemain, ils disparurent subitement, et à 8 h. 1/2 du matin ils étaient à Bitonto (2).

Il y a quelques jours, le cas se reproduisit à Bari : Jeudi 9 courant (novembre 1905), les bambins étaient vers les 2 heures de l'après-midi à Ruvo et à

(1) La « provola » est une sorte de fromage que l'on mange avec les huîtres (N. du T.).

(2) Bitonto est à 25 kilomètres de Ruvo (N. du T.).

2 h. 1/4 ils se trouvaient à Bari (1), où l'archevêque Vaccaro les fit conduire à la questure (police).

— Notons ici que toutes ces disparitions ou escamotages sont annoncés quelque temps d'avance, de sorte que les enfants savent à quel jour précis ils doivent disparaître.

Ces enfants sont beaux et intelligents : Alfredo fréquente le gymnase au séminaire ; Paolo est dans les classes élémentaires ; leur père est un grand gaillard d'une robuste santé ; leur mère est un peu souffrante.

Cette famille compte encore au nombre de ses membres une fillette de six ans et deux autres frères, dont l'un est secrétaire communal à Ruvo.

Tous se sont employés de mille façons à échapper, comme ils disent, à cette calamité et c'en est bien une, effectivement, puisque les dommages qu'en a éprouvés et qu'éprouve encore M. Pansini ne sont rien moins que négligeables.

(Traduit de l'italien par A. GAUDELETTE).

L'ŒUVRE SPIRITE

La vie est un carrefour qui mène de l'infini à l'infini par de multiples épreuves sous la pression constante des espérances et des désespérances. De tous temps le grand problème de l'existence, la raison d'être de la vie, de notre devenir a hanté le cerveau des penseurs et les solutions les plus opposées en apparence (celles des philosophes indépendants et celles des religieux de toutes castes) n'ont jamais satisfait pleinement toutes les intelligences. C'est que notre monde n'était pas encore mûr pour la solution de la grande question. Les hommes ne pouvaient arriver à la grande synthèse qu'après avoir poussé leurs recherches dans les voies les plus diverses afin de dégager par leurs efforts persévérants toutes les richesses, toutes les vérités partielles contenues dans chaque branche de connaissance ou de croyance.

La Vérité est une. Elle a été plus ou moins obscurément pressentie et connue jusqu'ici, affublée de noms divers de sciences ou de religions ; mais le Vrai et le Bien sont éternels. Les divergences d'opinions sont surtout une question de mots à l'heure actuelle et le moment est venu de s'entendre, de savoir, de tendre vers cette fraternité universelle que tout le monde rêve, dont tout le monde parle et que le siècle qui commence verra probablement fleurir sur notre planète.

L'homme est un fait en face de l'infini. Nous devons donc sortir des limites d'une existence humaine pour aborder ces hautes questions. Tous

(1) A 37 kilomètres de distance ! (Cf. au Verso) (N. du T.).

les êtres capables de réflexions savent que tout ce qui existe progresse, évolue vers le mieux. La question revient à savoir si notre existence se trouve limitée entre les deux dates de notre naissance et de notre mort ou si nous existons avant et après. Le problème ne pouvait être résolu que par ceux qui, après avoir vécu ici-bas, viennent se faire reconnaître de ceux qui les ont connus, aimés.

Dans l'histoire de tous les peuples, on trouve des faits analogues à ceux qu'obtiennent les spirites : les histoires grecque et romaine, le moyen âge surtout, fourmillent de phénomènes qui passaient pour appartenir au domaine du surnaturel alors qu'en réalité il n'y a rien de surnaturel dans l'Univers, il y a des choses connues en fort petit nombre et des choses inconnues. Tout est concret dans l'Univers, les données nouvelles ne nous apparaissent sous un jour abstrait que par le manque de connaissance que nous en avons, mais peu d'initiés connaissaient le fond des choses car cette notion eût alors été inutile et même dangereuse pour des êtres insuffisamment évolués. Malgré les pires vicissitudes, la vérité est toujours restée connue d'un petit nombre d'hommes qui se transmettaient dans le secret des Temples la Parole de Vie.

L'expérience acquise par l'humanité dans la traversée des siècles l'amène actuellement au degré voulu pour faire connaître à toutes ces vérités restées jusqu'à nos jours, sous un voile mystérieux, l'apanage de quelques privilégiés. Depuis un demi-siècle, l'invisible se révèle à nous. Sur tous les points du globe les humains se mettent en rapport avec les chers disparus au moyen de personnes douées plus spécialement de facultés particulières, encore peu connues, mais constatées, appelées médiums, facultés que tous nous possédons en germe plus ou moins. Sous l'influence des invisibles, les médiums donnent des preuves physiques et intelligentes de leur survie. De nombreux savants matérialistes et négateurs acharnés, notamment le célèbre Lombroso et tant d'autres parmi lesquels le professeur Ch. Richet qui vient d'assister à Alger à de splendides matérialisations d'esprits ont dû se rendre à l'évidence. Tout le monde savant en est actuellement occupé.

Il faut faire abstraction ici des bateleurs et saltimbanques qui exploitent la crédulité publique en affublant leurs grotesques exercices du nom de spiritisme. Tel n'est pas le vrai spiritisme et ce fut une cause d'erreur pour beaucoup.

Qu'on ne s'y trompe pas, l'humanité entre dans une phase nouvelle de son évolution. L'immortalité scientifiquement prouvée et expliquée sera la plus belle conquête que l'homme ait encore réalisée. Les religions se bornaient à prédire une vie future sans le prouver. La science fera l'exposé du problème qui n'a été que posé et souvent très grossièrement. Les réincarna-

tions successives, l'ascendance de toutes les formes de vie du minéral ou végétal à l'animal et à l'homme nous expliqueront bien des énigmes jusqu'ici insolubles. Nous comprendrons la raison des inégalités intellectuelles, morales et sociales, la raison des prodiges réalisés par des enfants comme Mozart ou Inaudi, la solution des problèmes sociaux. La crise sociale qui enfièvre actuellement l'humanité trouvera une issue pacifique, équitable pour tous et reconnue comme telle par tous. Les hommes las de se haïr, uniront leurs forces pour s'avancer à la conquête d'un monde meilleur dans la paix et le travail.

Ce sera la fin de cet antagonisme séculaire de la science et de la religion. Après la foi aveugle du temps jadis, la science matérialiste a marqué une époque d'analyse nécessaire et utile et nous arrivons à une synthèse supérieure et sublime qui unira ces deux solutions contradictoires *à priori*. Nous sommes désormais sur la voie de la vérité. La posséder entièrement nous est impossible : le fini ne peut embrasser l'infini ; mais sachant que nous sommes tous solidaires les uns des autres, de quelle lumière ne s'éclairent pas les paroles du Christ, ce grand philosophe au cœur immense, ce socialiste sublime qui est venu pour poser la devise des sociétés futures : Liberté, Égalité, Fraternité.

De là l'attrait que présente l'étude des civilisations passées et surtout de la nôtre. C'est un souvenir confus de la part active que nous y avons prise dans nos existences passées. Le progrès que nous constatons depuis le troglodyte jusqu'à l'homme moderne est notre propre progrès : il est notre œuvre et notre récompense. Nous avons vécu dans les cavernes aux époques où les convulsions du globe et l'existence de faunes et de flores monstrueuses rendaient la vie si pénible. Et remontant toujours plus haut dans l'histoire de la planète, nous avons passé par toutes les formes et toutes les phases qui l'ont affectée. Dans l'avenir, l'homme sera le maître des éléments, il sera l'ingénieur de sa planète et emploiera à l'améliorer les forces, les énergies dépensées jusqu'ici en grande partie dans des luttes cruelles et stériles : L'âge d'or est dans l'Avenir et non dans le Passé.

PAUL HEIDET.

DOCTEUR ALFRED RUSSEL WALLACE

LE CÉLÈBRE SAVANT SPIRITE

Par M^{me} CHARLES BRIGHT.

D^r Alfred Russel Wallace, un des adeptes les plus courageux et des plus croyants du Spiritisme, est aussi dans le domaine de la science un travailleur brillant et infatigable.

Les noms de Wallace et de Darwin sont inséparables du célèbre ouvrage, *L'Origine des Espèces*, que Wallace a décrit dans *L'Homme et la Nature*, lorsqu'il habitait l'Archipel Malais, dans le courant du dernier siècle. Plus tard il publia son merveilleux ouvrage intitulé *Natural Selection*, qu'il envoya à Darwin et qui fut lu par Sir Charles Lyell devant l'Institut Royal de Londres. Le fait, que le Dr Russel Wallace ait exposé dans son ouvrage des théories identiques à celles que Darwin avait si laborieusement étudiées pendant vingt ans, est une preuve que les pensées viennent simultanément et d'une source surnaturelle aux esprits cultivés. Leurs idées étaient tellement semblables que plusieurs pensées de Wallace servent de titres aux œuvres de Darwin et il eût fallu un si grand nombre de volumes à Darwin pour publier son immense travail que probablement très peu de personnes l'auraient lu.

Darwin comprit de suite l'impulsion donnée par l'extraordinaire exposé de Wallace et il se mit modestement de côté pour permettre à son ami de publier son ouvrage.

Wallace eut la satisfaction de penser qu'il avait hâté la publication d'un résumé concis de *Natural Selection*, qui autrement eût été remis indéfiniment.

Aujourd'hui que le Darwinisme n'est plus d'actualité, le « Dassing of Darwinisme » d'Edouard von Hartman; il est bon de lire ce que Wallace a écrit l'année dernière pour défendre son ami : « Le Darwinisme est souvent bien différent de l'origine des espèces. » Chaque jour les nouvelles découvertes de l'Histoire Naturelle donnent plus d'autorité à l'œuvre de Darwin. Mais le Darwinisme est souvent interprété d'une autre manière et Darwin en doit frémir, si les échos en parviennent jusqu'à lui. Sur le point important de l'Esprit, Wallace diffère de son illustre confrère. Darwin, dit-il, ne parle pas de l'origine de l'intelligence qu'il croit influencée seulement par la lutte que subit la matière à la naissance. Il ne dit donc pas que son origine soit le résultat de la sélection naturelle.

La distance immense, dit-il, qui existe entre la fourmi et Newton, le singe et Shakespeare, le perroquet et Isaïe, ne peut être comblée par la seule lutte pour l'existence.

Darwin ne parle pas non plus de l'Esprit chez l'homme; mais Wallace dit : « Appeler l'Esprit de l'homme une résultante, est une trop grande ironie pour notre petite planète, et dans un passage plein de beauté, il maintient la suprématie de l'âme.

Dans l'hypothèse de deux natures chez l'homme : une spirituelle, une animale, on peut aisément comprendre ce qui est mystérieux ou inintelligible en lui, en tenant compte cependant de l'influence des idées, principes et croyances qui régissent sa vie entière et ses actions.

Par cela même nous pouvons comprendre l'héroïsme du martyr, le désintéressement du philanthrope, le dévouement du patriote, l'enthousiasme de l'artiste et les efforts continuels des savants pour pénétrer les secrets de la nature. Nous comprenons ainsi que l'amour de la vérité, le culte de la beauté, la passion de la justice et l'enthousiasme éprouvé au récit d'un acte de courage ou de dévouement, sont les manifestations de notre nature supérieure et non le résultat de plusieurs siècles de « lutte pour l'existence ».

UNE RECHERCHE DE PLUS DE CINQUANTE ANS.

On a quelquefois soutenu que l'étude du Spiritisme et de ses phénomènes déprimait la mentalité des individus. Pourtant, nous pouvons citer en Australie des vétérans du Spiritisme de plus de soixante-dix ans encore pleins de vigueur et que l'on peut comparer avantageusement aux gens orthodoxes du même âge.

Le temps viendra où le nombre des années ne fera qu'accroître l'intelligence, la rendant plus lumineuse et lui donnant pour ainsi dire une jeunesse perpétuelle. Ceci à ceux qui, connaissant la puissance de l'Esprit, seront préparés à recevoir son apport divin.

Par quelques photographies du Dr Wallace, on se l'imaginerait tranquillement assis, passant son temps à penser à son magnifique passé, comme font la plupart des octogénaires, car sa renommée a commencé bien avant celle des Hunley et des Tyndall ; mais non, il reste un homme actif et alerte, et personne en le voyant, lui donnerait ses quatre-vingts ans !

Il est très grand, sec, les épaules hautes, les membres longs, la démarche vive, enfin toute l'apparence de la jeunesse et toujours en avant dans le combat et à la tête du progrès.

C'est bien le portrait de l'homme capable de répondre à un interviewer qui lui demandait s'il croyait que la lumière et la vérité viendraient de l'occultisme, désirant par cette question sans doute, reprocher à ceux qui ayant acquis leur science par des phénomènes spirites, ont non seulement caché la source de leur science sous différents noms, mais ont encore essayé de dénigrer le Spiritisme. — Pourquoi le mot « Spiritisme » effraie-t-il, nous dit Wallace. « Spiritisme » signifie « science de la nature spirituelle de l'homme », et cette science mérite assurément d'occuper nos recherches. J'aime ce mot « Spiritisme ». Je suis un spirite, et l'expression ne m'en effraie pas.

COMMENT LE MESMÉRISME A PRÉPARÉ LA VOIE.

C'est en 1845 que le Dr Russel Wallace fut amené à s'occuper de phénomènes psychiques. Une discussion s'étant élevée au sujet de la vérité des opérations sans douleur, faites par le Dr Elliotson et d'autres chirurgiens

anglais, sur des malades en état de sommeil magnétique, il fut très vivement intéressé et assista à une conférence de M. Spencer Hall. Ce dernier affirmait à son auditoire que des personnes de santé vigoureuse pouvaient magnétiser quelques-uns de leurs amis et reproduire aussi les phénomènes auxquels ils venaient d'assister.

Wallace fit alors ses premières expériences. A cette époque, il était professeur dans un collège d'un comté du centre de l'Angleterre, et plusieurs de ses élèves furent non seulement intéressés, mais se sentirent aussi portés que lui-même à cette étude et se montrèrent aussi sensibles au magnétisme que Wallace.

Wallace était alors matérialiste convaincu, et grâce à l'influence d'un frère aux opinions philosophiques avancées, il n'était plus sous aucune domination soit religieuse ou superstitieuse. Il était, dit-il, un sceptique philosophe, admirateur des œuvres de Voltaire, de Strauss, de Carl Vogt et comme il l'est toujours de Herbert Spencer, jusqu'au jour où il devint un fervent adepte du spiritisme.

Ce fut vingt ans après ces premières expériences magnétiques, qu'il prit part pour la première fois dans un groupe à des manifestations spirites ; il commença par les premiers degrés, c'est-à-dire par la table « tournante ou oscillante ». Dans son remarquable ouvrage *Miracles et spiritisme moderne*, dont on a publié dernièrement une nouvelle édition enrichie d'une préface bibliographique, Wallace raconte comment les faits spirites devinrent de plus en plus convaincants, de plus en plus nombreux et de plus en plus différents des faits, de tout ce que la science moderne enseigne ou met en avant comme hypothèses philosophiques. « Les faits dont je fus témoin, » dit-il, me frappèrent ; ils m'obligèrent à les accepter comme faits sans autres explications ; mais peu à peu par l'action continuelle de faits répétés, et dont je ne pouvais me délivrer, je fus obligé d'accepter l'explication « spirite ». Toutes ces pensées sont exposées en détail dans l'ouvrage de Wallace *Miracles et spiritisme moderne* que devront lire tous ceux qui désirent étudier les phénomènes, contrôlés par un savant.

RÉCENTS PHÉNOMÈNES.

Plusieurs des expériences du Dr Russel Wallace non relatées dans la première édition de son important ouvrage, édité en 1875, ressemblent à celles récemment rapportées par Colley, archidiacre anglais, dans une conférence publique qui eut un grand retentissement. L'archidiacre Colley rapporte comment en pleine lumière, produite par une lampe à gaz, plusieurs formes matérialisées apparurent, semblant sortir du côté du médium, errèrent autour de la chambre, puis retournèrent vers le médium et disparurent graduellement, semblant de nouveau absorbées par lui.

Un fait semblable arriva au Dr Wallace. Le médium alors était un ministre méthodiste, dirigé par M. Heusleigh Wedgwood, M. Stainton Moses, et quelques autres amis réunis dans un but d'expériences ; ce furent du reste ces Messieurs qui invitèrent le Dr Wallace à la séance.

Le médium se tenait debout, en plein jour, devant les personnes présentes, et aussitôt de son corps sortit un petit nuage blanc qui flottait, semblant se débattre pour s'échapper. Le médium ne semblait pas en état de transe, car c'est tranquillement qu'il s'écria : « Regardez ! il est venu » en manifestant autant d'intérêt de cette apparition que les autres spectateurs. Le récit continue ainsi : « Le nuage flottait, palpitait et s'étendait, grandissant de plus en plus, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à la hauteur de l'épaule du médium où alors il prit l'apparence d'une forme féminine drapée.

Cependant l'apparition restait attachée au corps du Médium par un lien blanc et étroit, tout en paraissant lutter pour s'échapper. A ce moment le Médium frappa les mains et l'Esprit s'éloigna d'environ un mètre ou deux. Quand une seconde fois le Médium frappa les mains, l'Esprit en fit autant et le bruit en fut entendu de tous ceux qui étaient présents. L'apparition alors revint au corps du Médium, en s'affaiblissant, vacillant et se fondant en lui. Nous eûmes un grand nombre de preuves de la réalité de ces apparitions, et tous les efforts faits dans le but de découvrir l'imposture ou d'en expliquer les phénomènes, ne servirent qu'à augmenter chez le Dr Wallace, la conviction de la vérité des faits.

Le Dr Wallace pense que nous assistons à une nouvelle éclosion de facultés médianimiques, et que si cette éclosion subit un temps d'arrêt, c'est parce qu'au moyen âge, où toutes femmes dont le tempérament se prêtait aux expériences, furent considérées comme sorcières, possédées du diable et comme telles condamnées au bûcher. Brûlées ou mises à mort par milliers dans toutes les parties du monde civilisé, les sujets furent ainsi supprimés, les Médiums manquant, les phénomènes ne purent plus se produire.

De nos jours la science physique a fait de tels progrès qu'elle a changé la face du monde ; elle a amené les esprits à considérer avec horreur ces supplices. Les phénomènes qui autrefois étaient attribués au démon sont maintenant considérés par les spirites, comme l'œuvre d'esprits invisibles qui ne sont ni meilleurs ni pires qu'eux-mêmes.

Dr Wallace comme ceux qui suivent avec ardeur le progrès attache une importance capitale aux photographies spirites. Autrefois, dit-il, lorsqu'on employait la chambre noire, que le photographe ne se servait que de ses plaques, ou opérait en secret, il y avait une excuse dans l'incrédulité du public ; mais maintenant, que l'on peut acheter soi-même les plaques, les présenter enveloppées à un médium qui pose simplement ses mains sur le paquet, vous laissant le développer vous-même, il n'y a plus de raison pour

attribuer à la supercherie les formes qui paraissent sur les plaques. Le Dr Wallace pense que ce moyen de contrôle est propre à éveiller l'attention du monde savant.

LE SPIRITISME, SEUL FONDEMENT RÉEL DE LA VRAIE PHILOSOPHIE
ET D'UNE PURE RELIGION.

On ne peut assez méditer ces mots du Dr Russel Wallace ; ils forment le texte exact de son appel suprême aux droits qu'a le spiritisme moderne à l'attention de tout être pensant ; lui et d'autres illustres champions du spiritisme, et aussi ceux de la nouvelle école représentée par Meyers et ses confrères, se trouvent d'accord pour affirmer que le spiritisme réconforte l'âme et est plein de révélations nouvelles et de profits pour la race humaine.

Wallace ne tient pas à la propagande, il défend le spiritisme quand il est attaqué et il ne craint pas de proclamer sa foi dans les phénomènes psychiques, il n'a jamais cherché à faire de prosélytes, il conseille de faire soi-même des expériences. La vérité est toute-puissante, dit-il, elle doit prévaloir.

Dans son ouvrage, *Défense du Spiritisme moderne*, il nous rappelle l'affirmation souvent faite que « le spiritisme n'est autre chose que le maintien ou le rappel des vieilles superstitions » ; cette assertion, dit-il, est tellement dénuée de fondement qu'elle ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Une science humaine, qui est fondée sur des faits, qui ne se rapporte qu'aux preuves, qui n'accepte aucune croyance sur parole, qui inculque que le premier devoir des êtres intelligents est de compter sur soi-même pour contrôler les faits, qui enseigne que notre bonheur dans la vie future ne peut être assuré qu'en travaillant à développer au plus haut degré, les facultés les plus élevées de notre nature morale et intellectuelle, doit être l'ennemie née de toutes superstitions.

Le spiritisme est une science expérimentale, elle fournit la seule base véritable d'une vraie philosophie et d'une religion pure... En conclusion, dit Wallace, je demanderai à mes lecteurs d'examiner avec soin la quantité de preuves fournies, et de s'attacher plutôt au résultat produit qu'au témoignage que j'y ai apporté.

Si je considère le nombre de savants qui ont commencé leurs recherches comme sceptiques et les ont terminées comme croyants, j'aurai confiance.

Ces hommes qui, pendant des années de patientes recherches, ne se sont pas arrêtés aux difficultés sans nombre, je demanderai aux lecteurs de réfléchir sur ce point : « qu'aucun de ces chercheurs assidus n'a été amené à une conclusion opposée à la réalité de ces phénomènes, et qu'aucun spirite n'a jamais renoncé, en donnant comme prétexte la fausseté des phénomènes. »

Cela doit réunir l'approbation des moralistes, philosophes, politiciens, en un mot de tous ceux qui ont à cœur le perfectionnement de la société et l'élévation constante de la nature humaine.

PORTRAIT ACTUEL DU D^r RUSSEL WALLACE.

Pour ceux qui n'ont pas le privilège de connaître personnellement les héros de la Foi, nous allons décrire, d'après l'habile interviewer, Harold Begbie, comment D^r Russel Wallace passe son temps en sa vieillesse sereine, portrait publié dans le *Pall Mall Magazine*.

Quand on le considère si jeune, si vigoureux et comment il répond aux critiques qui attaquent le spiritisme, on évoque les héros du moyen âge et de la Chevalerie si surprenants dans la vie intellectuelle du monde.

Il a combattu ouvertement et énergiquement pour la vérité, quand il eût été plus profitable pour sa renommée et sa position dans le monde scientifique de rester silencieux.

Sa franchise lui a valu d'être persécuté, mais il est tellement sûr de sa foi, si réconforté par l'assurance de la réalité spirituelle, qu'il n'est pas effrayé du nombre de ses ennemis, ni troublé par les désagréments qui pourraient lui arriver.

C'est un des hommes les plus heureux et des plus calmes, un homme qui rit souvent, un homme heureux dans la solitude et qui ne cherche ni les honneurs, ni les flatteries de la foule.

VIE PRIVÉE DU D^r WALLACE.

Sa maison s'élève au milieu d'un beau paysage et ses fenêtres s'ouvrent sur des collines ondulantes et au loin sur la mer. Dans son jardin, où il a réuni les fleurs qu'il aime et les animaux qu'il désire étudier, il passe des heures heureuses et ne demande pas grand'chose de plus au monde. C'est un jardin accidenté, demi-sauvage, demi-cultivé, comprenant un verger accroché à une colline, un petit étang réfléchissant les brillantes fleurs qui croissent au milieu des herbes. On ne pourrait trouver, dans toute l'Angleterre, une demeure qui convienne mieux à cet homme de science, grand, sec, à la tête penchée, aux cheveux et à la barbe d'un blanc de neige, aux lumineux yeux gris et aux longues mains énergiques. On est heureux de voir ce courageux chercheur de la vérité, debout dans le vent, la face tournée vers l'océan lointain, les yeux brillants de la joie de vivre, et les lèvres entr'ouvertes pour aspirer l'air vif. Il semble alors une incarnation de l'optimisme de Browning, l'homme qui sait que la foi peut percer les plus épais nuages, et le combattant qui jamais ne tourne le dos, mais marche toujours la face en avant.

C'est un des aphorismes du D^r Wallace : que les hommes qui sont mûrs pour la vérité nouvelle la recevront; mais il vaut mieux que le monde mar-

che lentement vers la réalisation des faits spirituels de l'existence, comme il a avancé lentement dans ses connaissances de l'électricité et de l'évolution.

Rien ne presse...

Pour la traduction,
M^{lle} M. GILLET.

VIEILLE HISTOIRE D'ACTUALITÉ

Le Spiritisme, comme la vérité nue, est sorti du puits. On en parle, on écrit; des fantômes apparaissent, des savants les ont vus, les journaux reproduisent des articles parlant du Spiritisme, on y ajoute des photographies. Tout le monde veut les lire, chacun en parle, bientôt tous voudront voir... et pour cela, il faudra multiplier les groupes, encourager, respecter les médiums, et la France n'ira plus chercher en Angleterre et dans le Nouveau Monde, ce que Dieu accordera à l'humanité plus instruite et plus sage.

Nous reproduisons avec plaisir l'article suivant de M. Montorgueil, paru dans l'*Éclair* du 24 décembre dernier *A propos des expériences du professeur Richet. Ce qui se passait rue Lepic il y a vingt ans. Le fantôme qui m'a touché.*

L. D.

On parle beaucoup de fantômes depuis quelque temps. Ils ont leurs historiens et même leurs photographes. Les journaux nous donnent leurs portraits. Ils ont l'air de revenants de mélodrames, avec le drap blanc qui d'ordinaire les enveloppe. Nous aurions tort cependant de nous borner à en rire : M. Charles Richet, qui est un savant très officiel, vient de publier le récit des expériences qu'il a faites à la villa Carmen, en Algérie, dans la propriété du général Noël : « Ce n'est pas, dit le professeur Richet, sans grande hésitation que je me suis décidé à publier ces expériences, elles sont assez étranges pour provoquer l'incrédulité. Il me paraît, toutefois, certain que les faits sont indéniables. »

Le professeur Richet a vu naître un fantôme, il lui a parlé, il l'a touché, il a tenu sa main, il a entendu son souffle, il l'a photographié. Il était grand, moustachu et coiffé d'un turban.

Le professeur Richet expose les faits longuement et dit, avec prudence et franchise : « Je ne crois pas que j'aie été trompé. Je suis convaincu que j'ai assisté à des réalités, non à des mensonges. »

Souhaitons que les expériences du Dr Richet arrachent la science ortho-

doxe à ses préventions. On ne peut plus nier aujourd'hui la matérialisation, c'est un phénomène constant. Le D^r Richet l'a vu, William Crookes, qui est un savant anglais aussi considérable que Curie, l'a vu, le colonel de Rochas l'a vu.

Je l'ai vu.

Quand je dis que j'ai vu un fantôme, j'exagère : je ne l'ai que touché. Et mieux que touché ; je l'ai fait prisonnier dans mes doigts, et j'ai lutté contre lui. Ce souvenir est une contribution à l'histoire des sciences psychiques : je l'apporte sans craindre ni les sceptiques ni les railleurs.

C'était vers 1886 ou 1887. Nous formions un petit groupe de camarades curieux de ces phénomènes. Nous avions parmi nous un garçon d'une organisation nerveuse extrêmement délicate, musicien de grand talent, aujourd'hui maître de chapelle à Paris, et que je ne désignerai que par un X. Il était la source d'énergie de toutes les manifestations que nous devions enregistrer : c'était, comme on dit, le médium.

Nos réunions avaient lieu rue Lepic, chez un ingénieur, mort aujourd'hui, M. Mac-Nab, qui n'avait de commun avec le chansonnier de ce nom, que sa parenté. La chambre qui nous recevait était étroite, meublée d'un guéridon, d'un fauteuil, de quelques chaises et de deux canapés. Nous n'étions jamais plus de six ou sept, tous en relation d'amitié. Le musicien dont je viens de parler, un jeune sculpteur appelé Camel, qui amenait quelquefois une amie, Gaboriau qui avait fondé le *Lotus*, une petite revue qui s'intéressait à ces expériences, et l'auteur même de ces *Actualités*, Georges Montorgueil : comme j'apporte mon témoignage, je signe.

Parfois on avait un visiteur, c'était M. de Rochas ; ce fut, une fois, M. de Lamonta, des Petites Voitures.

Nos séances se passaient dans l'ombre, mais à toute réquisition, on allumait une bougie à portée de la main.

J'assistais à ces réunions en incrédule, convaincu que je démasquerais quelque mystificateur ; je ne doutais point qu'il n'y en eût un parmi nous.

Je passe sur les ordinaires préambules de ces sortes de séances : elles sont partout les mêmes : tables qui s'agitent, craquements, coups frappés. Puis c'était ce souffle froid d'un vent qui vient d'on ne sait où, bientôt suivi d'apparitions lumineuses : lueurs errantes dans l'espace, sortes de petits globes nébuleux, d'un bleu glauque, sortes de lumières qui passaient avec un léger bruit d'ailes. Puis encore des phénomènes de lévitation : tel de nos voisins, comme le prophète Elie, enlevé au plafond, avec sa chaise, ou une sarabande infernale de sièges dansant au-dessus de nos têtes, pour retomber au hasard n'importe où.

Le plus singulier était la certitude qu'entre nos jambes allongées, et s'enchevêtrant, un être allait et venait, dans la nuit, sans s'empêtrer ni choir.

Un soir, je me sentis touché à l'épaule, c'était une bourrade un peu brusque. Un instant après, une jupe frôla mes genoux, que je saisis en mes doigts et qui leur échappa. Le fantôme revint sur moi. Et tout à coup, je me sentis violemment débarbouillé... Je crus à une plaisanterie insolente : je saisis, furieux, la main qui s'était promenade sur ma figure. La colère, mêlée de quelque terreur, décuplait mes forces. Je criai d'allumer, ce que l'ingénieur fit aussitôt.

J'étais debout, j'avais un bras passé sous mon bras qui l'appuyait contre mon corps ; je serrais le poignet que j'avais saisi, dans mon poignet, dont la fureur faisait un étau. Le silence était absolu ; je ne percevais pas le bruit d'un souffle : je ne sentais point la chaleur ; mes pieds seuls trépignaient. La main du fantôme essayait pourtant d'échapper à mon étreinte. *Je la sentais fondre dans mes doigts.*

La lumière était revenue : cette lutte n'avait pas duré dix secondes.

Contre moi, personne ; chacun de nous était à sa place et témoignait plus de curiosité que d'essoufflement. Il est hors de doute qu'une personne que j'eusse ainsi saisie, je l'eusse jetée à terre, ou dans ce corps à corps elle m'y eût jeté avant que nos mains se fussent quittées. Elle ne se fût pas certainement dégagée sans une bousculade.

Mon adversaire avait disparu.

Avais-je été le jouet d'une hallucination ? J'avais la preuve du contraire : je tenais dans ma main, arraché de la main du fantôme, le chiffon avec lequel j'avais été débarbouillé... C'était le fichu de la jeune fille que le sculpteur avait amenée.

Je dois noter qu'au moment où la lumière parut et que la main s'évanouit, le musicien se renversa sur le canapé, dans un grand cri, et qu'il resta prostré, anéanti plusieurs minutes...

J'ai réfléchi, depuis, bien des fois à ces faits. J'ai cherché à savoir si je n'avais pas été mystifié, et mes compagnons également. Je n'ai rien trouvé qui me confirmât dans le doute.

Un argument prime tous les autres à mes yeux : un être que je serrais au poignet et sous mon bras, s'est dégagé en moins de dix secondes, sans fracas, sans chute, sans collision ; je mets au défi quiconque d'y parvenir.

J'ai conté souvent ces faits, même à des gens d'église qui écoutaient plus attentifs que troublés ; ni la science, ni la foi ne sauraient condamner ces recherches de bonne foi. La science, pourtant, y est rebelle. Est-il donc téméraire de constater un fait, quand on en réserve l'explication ? Le fantôme de la rue Lepic, comme celui de la villa Carmen, indique une route nouvelle. Le professeur Richet dit prudemment : « Certes, je ne saurais dire en quoi consiste la *matérialisation*. La solution de ce problème est peut-être toute différente de celle que lui donnent naïvement les spirites. Je suis

seulement prêt à soutenir qu'il y a là quelque chose de profondément mystérieux et qui changera de fond en comble nos idées sur la matière et sur la vie. »

Sur la matière surtout.

MONTORGUEIL.

La Chambre rouge de la Rue Lepic

Nous ne pensions pas donner dans ce présent numéro de la *Revue Spirite* une suite à l'intéressant article de M. Georges Montorgueil et que nous avions cueilli dans l'*Eclair*.

C'est l'*Echo du Merveilleux* du 1^{er} janvier qui veut bien nous permettre d'en donner la suite que nous jugeons aussi attrayante, et c'est encore M. Georges Montorgueil lui-même qui, dans l'*Eclair*, a publié ces lignes.

Nous éprouvons un plaisir sincère à constater la bonne foi de M. Gaston Méry. Il n'est pas spirite, il le dit souvent, et si l'*Echo du Merveilleux* fournit des haches à tous ceux qui veulent abattre le chêne déjà beau du spiritisme, nous devons reconnaître qu'il prête généreusement des armes aux défenseurs de ce jeune arbre plein de sève. Nous le félicitons sincèrement de son impartialité puisqu'il se livre à une enquête sérieuse sur les phénomènes de la rue Lepic.

Nous donnons donc à nos lecteurs l'article de G. Montorgueil sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter aucune réflexion.

L. D.

L'APPARITION DES FANTOMES

A propos des expériences du professeur Charles Richet, à la villa Carmen, où ce savant affirme avoir vu et touché un fantôme, qui s'était matérialisé sous ses yeux, j'ai cru pouvoir raconter un fait dont j'ai été le témoin. J'ai dit comment, il y a une vingtaine d'années, nous nous réunissions, quelques-uns, dans une chambre de la rue Lepic, où nous essayions de produire ou d'étudier certains phénomènes de l'ordre de ceux analysés par le professeur William Crookes ou le professeur Charles Richet.

Au cours de ces séances, j'ai dû une fois lutter dans la nuit avec un être invisible, lutte de quelques secondes à laquelle une lumière rapide mit fin.

M. Gaston Méry, partant de ce témoignage, a fait une enquête qu'il publie dans l'*Écho du Merveilleux* du 1^{er} janvier. J'en voudrais donner les éléments essentiels, ne serait-ce que pour n'être pas accusé d'hallucination.

J'ai, dit-il, la chance de connaître deux des témoins cités par M. Georges Montorgueil : l'un est un de mes amis, M. Camel ; l'autre est un de mes

parents les plus proches, M. X..., le compositeur. A tous deux, j'ai demandé de rappeler leurs souvenirs sur les séances de la rue Lepic. *Il y a six mois, peut-être, n'auraient-ils pas osé répondre; ils m'auraient tout au moins prié de ne pas reproduire leurs lettres. Aujourd'hui, rien ne les arrête. Jugez-en.*

M. Gaston Méry publie donc deux lettres que je demande la permission de reproduire, au moins en partie, pour ceux de nos lecteurs qui, peu familiers avec les faits, auront pu croire à une illusion de mes sens.

Voici, en partie, la lettre de M. Camel, le sculpteur, à M. Gaston Méry :

Paris, le 25 décembre 1905.

59, rue de La Tour-d'Auvergne.

Mon cher ami,

En réponse à votre petit mot d'hier soir, et, bien qu'il y ait près de vingt ans de cela, je vais essayer d'assembler mes souvenirs, de manière à pouvoir vous donner les détails de l'une quelconque de ces nombreuses soirées spirites dont parle M. Georges Montorgueil et auxquelles il a assisté quelquefois, en effet. D'ailleurs, je me rappelle fort bien la séance dont il parle dans l'*Éclair*, ainsi que le corps à corps qu'il eut à soutenir contre le fantôme dont il n'a pas encore digéré la disparition.

.....
 ...Une des plus curieuses manifestations auxquelles il m'ait été donné d'assister aura été celle de lévitation, qui consiste à être transporté d'un point à un autre, ainsi que cela m'est arrivé souvent, sans qu'il me soit possible de dire comment cela a pu se produire.

C'est à l'une de ces scènes que M. Montorgueil fait allusion quand il dit :
 « Le plus singulier était la certitude qu'entre nos jambes allongées et s'enchevêtrant, un être allait et venait, dans la nuit, sans s'empêtrer ni choir. »

.....
 ...Une autre fois, le musicien cité par l'*Éclair*, et qui était en effet de grand talent, fut amené inconsciemment au piano que M. Montorgueil oublie de citer, et là, se mit à improviser — obtenant des effets, tout comme s'il avait eu huit ou dix mains, — un morceau de musique que je regretterai toute ma vie de ne pouvoir réentendre.

Si vous pouviez vous procurer les dix ou quinze premiers volumes de ce *Lotus* que dirigeait M. Gaboriau, vous y trouveriez les relations de toutes nos expériences, je crois.

.....
 G. CAMEL.

J'ai gardé le souvenir très net de la terrifiante et grandiose scène du piano soudain illuminé de lueurs mystérieuses, tandis que s'en exhalait la

plus suave des musiques. Cela commença par de singulières rumeurs dans l'intérieur de l'instrument, puis le musicien étant à 2 ou 3 mètres, les touches furent frôlées, une symphonie enfin éclata, inconnue de tous, et admirable, tandis que des flammes, que virent tous les assistants, s'élançant en gerbes, ainsi que les fusées d'un bouquet de feu d'artifice, faisaient au piano une couronne de feu.

L'âme de ces manifestations était le musicien que je n'ai pas nommé, maître de chapelle aujourd'hui, que, depuis cette époque, nul n'avait pu amener à parler de ce passé, sans qu'on sut à quoi attribuer cette résistance. Plus heureux, M. Gaston Méry a obtenu de lui, une lettre bien curieuse, si l'on considère que ce musicien était le moteur des phénomènes, et qu'il en raisonnait, — chose rare pour un médium.

Mardi soir.

Mon cher Gaston,

Malgré le secret personnel et collectif qui me lie sur certains points, il m'est possible de donner quelques éclaircissements sur nos réunions de la chambre rouge de la rue Lepic, et qui surprendront probablement plusieurs. Je crois qu'il est d'un intérêt capital pour l'étude des faits en question d'avertir les chercheurs que diverses écoles de curieux étaient représentées dans nos mémorables séances.

Ainsi, tandis que Mac-Nab se *canalisait* dans le sens du bouddhisme tout en demeurant *centralien*, malgré tout, le bon sculpteur Camel préconisait très sérieusement la philosophie de Rousseau. L'excellent ami Montorgueil, avec cette âme droite, sincère et juste qu'on lui connaît, enregistrait les faits pour la plus belle vulgarisation de la vérité. C'était aussi Gaboriau, directeur du *Lotus rouge*, à qui l'extrême bonne foi a coûté toute une fortune, et qui venait, chez Mac-Nab, glaner ce qui pouvait être utile à la défense de la Thèse qu'il soutenait dans sa revue. Enfin, X..., le compositeur et médium.

Celui-ci, après une station dans l'idéalisme anarchique et communiste, était devenu initiatiquement disciple de Cornélius Agrippa et défendait comme *certitudes* les données et puissances de la Cabale.

Les autres sont trop connus pour qu'il me soit utile d'en parler.

Il est donc 1° extrêmement curieux que des faits, d'un ordre anormal et *absolument* impersonnels, se soient produits dans un milieu formé d'éléments dont l'évidente disparité ne saurait être contestée. Mais *celui* qui produisait, à ce moment-là, tous les phénomènes étranges relatés par plusieurs (matérialisation, lévitation, irradiation, etc., etc.), celui-là dis-je, fût-il moi-même, n'aura pas honte de publier et de confesser une bonne fois le secret de l'Enigme sans nuire à personne.

Donc, puisqu'il s'agit de moi, je puis *affirmer* que tout ce qui a été aperçu dans la chambre rouge, relativement aux manifestations étranges que l'on sait, ne s'est produit qu'en vertu de certaines forces, de certaines inspirations et de certaines pratiques dépendantes de l'Esprit du Mal, l'ange de la Nuit et de l'Erreur.

Sans ce moyen, *nul d'entre nous*, ou *nous ensemble* n'aurions pu obtenir *la moindre des choses*. J'agissais presque toujours seul, et ce que je dis, *je le sais*. Depuis j'ai connu qu'il n'était pas impossible de produire les prodiges par d'autres voies extrêmement cachées d'ailleurs. J'ajouterai que, tout en demeurant profondément cabaliste, je prétends avoir enfin trouvé l'Alpha et l'Oméga de toutes choses et de toutes créations dans le Christianisme rationnel, avis extrêmement utile pour tous les chercheurs de la vérité physique et métaphysique. C'est ce que je suis heureux de pouvoir dire vingt ans après.

Cordialement à toi et bonne fin d'année à tous.

DYNAM

X..., compositeur de musique.

X..., depuis tantôt vingt ans, a complètement renoncé à faire usage de ses facultés médianimiques. Il est actuellement maître de chapelle et professeur dans un grand établissement d'éducation. On comprendra pourquoi, au bas de sa lettre, je n'imprime par son nom et ne laisse subsister que le surnom que nous lui donnons dans l'intimité !

Son témoignage a ceci de particulier, qu'il n'est pas simplement celui d'un témoin : c'est celui du « créateur » des phénomènes. Il ne les a pas seulement vus, *il sait* comment ils se sont produits.

M. Charles Richet, après avoir rendu compte de ses expériences de la villa Garmen, avouait son impuissance absolue de donner des faits une explication quelconque. Qui nous dira si l'éminent académicien ne s'est pas aperçu, lui aussi, qu'ils étaient dus à « certaines inspirations et à certaines pratiques dépendant de l'Esprit du Mal », et s'il n'a pas hésité devant l'obligation où il se serait trouvé d'avouer sa croyance au Diable.

Il faudra pourtant que les savants y viennent. Les expériences de la villa Carmen, comme celles de la chambre rouge de la rue Lepic, nous apparaissent, quant à nous, comme une contribution nouvelle à ce que nous avons appelé le Catholicisme Expérimental.

GASTON MÉRY

NÉCROLOGIE

M. PAUL MEURICE.

L'Au-delà s'est ouvert, il y a quelques jours, à un homme de cœur et de talent, M. Paul Meurice, qui était des nôtres, puisque spiritualiste.

Le second disciple et ami de Victor Hugo (Vacquerie étant le premier) s'est éteint, après une longue et heureuse existence terrestre consacrée presque exclusivement à la littérature, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. S'il fut des élus du sort de notre bas monde, c'est que, sans doute, il l'avait mérité dans une vie antérieure.

A son inhumation, plusieurs discours ont été prononcés au cimetière du Père-Lachaise, près de sa dépouille, entre autres, par MM. Claretie et Ohnet.

Nous ne retiendrons de celui de ce dernier que ce qui suit :

« Quand il eut rendu le dernier soupir, son visage s'éclaira, sa bouche sourit. Vous devinez pourquoi : c'est parce qu'il venait de retrouver par delà la terre son ami Vacquerie et son maître Victor Hugo. Dans le silence apaisé de l'éternel repos, il était heureux. » C'est plutôt médiocre, et Bossuet se fût exprimé autrement. Ce serait trop demander à M. Ohnet ; mais où il se trompe, c'est quand il se sert du vieux cliché matérialiste, qui a tant de fois servi à terminer une période et à arrondir une phrase creuse : « l'éternel repos ». Mais M. Ohnet est excusable : il ne sait pas.

Or, il a été démontré aux initiés que, pour l'esprit, aussi bien incarné que désincarné, il y a une loi de progrès inéluctable qui oblige l'esprit à accroître ses facultés sans cesse et toujours, et que, pour lui, il n'est pas même de repos.

Nous ne savons si M. Ohnet, dont, après tout, l'intention est louable, s'est inspiré du grand poète des *Contemplations*, qui s'exprime ainsi dans *Cadaver* :

O mort ! heure splendide ! ô rayons mortuaires !
Avez-vous quelquefois soulevé des suaires ?
Et, pendant qu'on pleurait, et qu'au chevet du lit,
Frères, amis, enfants, la mère qui pâlit,
Éperdus, sanglotaient dans le deuil qui les navre,
Avez-vous regardé sourire le cadavre ?
Tout à l'heure, il râlait, se tordait, étouffait ;
Maintenant il rayonne. Abîme ! qui donc fait
Cette lueur qu'a l'homme en entrant dans les ombres ?
Qu'est-ce que le sépulcre ? et d'où vient, penseurs sombres,
Cette sérénité formidable des morts ?
C'est que le secret s'ouvre et que l'être est dehors ;

C'est que l'âme — qui voit, puis brille, puis flamboie —
Rit, et que le corps même a sa terrible joie.

.
Oui, Dieu le veut, la mort, c'est l'ineffable chant
De l'âme et de la bête à la fin se lâchant;
C'est une double issue ouverte à l'être double.
Dieu disperse, à cette heure inexprimable et trouble,
Le corps dans l'univers et l'âme dans l'amour.
Une espèce d'azur que dore un vague jour,
L'air de l'éternité, puissant, calme, salubre,
Frémit et respandit sous le linceul lugubre;
Et des plis du drap noir tombent tous nos ennuis...
La mort est bleue. O mort ! ô paix ! L'ombre des nuits,
Le roseau des étangs, le roc du monticule,
L'épanouissement sombre du crépuscule,
Le vent, souffle farouche ou providentiel,
L'air, la terre, le feu, l'eau, tout, même le ciel,
Se mêle à cette chair qui devient solennelle.
Un commencement d'astre éclôt dans la prune.

La plus belle oraison funèbre, à notre humble avis, eût été de dire, avec l'accent ému qu'exigeaient la circonstance et le milieu, cette réconfortante et belle affirmation de l'immortalité de l'âme du grand poète croyant.

Mais tout le monde, hélas ! ne connaît pas Victor Hugo.

JEAN ROUXEL

A PROPOS D'UNE LETTRE RETENUE

Une mission était destinée à M. Meurice dont la mort nous a surpris et peiné avant que j'aie eu l'honneur de lui faire parvenir une lettre que j'ai dû retenir. J'en donne rapidement ici le résumé que je serais heureux de voir passer sous les yeux de l'exécuteur testamentaire de M. Paul Meurice et conséquemment de Victor Hugo.

Dans une conférence faite à Nancy, M. Gaillard, avocat à la Cour d'appel et ancien député de Vaucluse, disait ceci dont j'ai été frappé : « La force
« du préjugé est telle que M. P. Meurice exécuteur testamentaire de Victor
« Hugo, n'a pas encore osé publier les pages manuscrites où le Maître, en
« rendant compte de plusieurs phénomènes psychiques recueillis par lui-
« même à Jersey, affirme une fois de plus et sans laisser de place au doute,
« ses croyances spiritualistes, et cela, dans la crainte de jeter quelque ridi-
« cule ou peut-être la suspicion sur la mémoire du grand poète. »

Une preuve de l'existence de ces notes manuscrites est démontrée par le

passage suivant dû à la plume du savant astronome Camille Flammarion dans les *Annales politiques et littéraires* du 7 mai 1899, reproduites par la *Revue Spirite* et par le *Journal* : « Après le départ de M^{me} de Girardin (Delphine Gay) spirite ardente et convaincue, venue en Angleterre dans le but de consoler et de réconforter l'illustre proscrit en l'initiant aux pratiques du Spiritisme, M^{me} Victor Hugo et son fils François (le traducteur de Shakespeare) étaient presque toujours à la table ; Auguste Vacquerie et quelques autres ne s'en approchaient qu'alternativement, Hugo jamais. Il remplissait le rôle de secrétaire, écrivant à l'écart sur des feuillets, la dictée des communications faites par la table.

« Celle-ci, consultée, annonçait généralement la présence de poètes ou de savants tels que Molière, Shakespeare, Galilée, etc. ; et souvent, à leur place un Esprit qui signait « l'Ombre du sépulcre ».

La *Revue Spirite* a donné plusieurs de ces communications faites en une langue superbe par des Esprits élevés dignes de Victor Hugo.

Je viens donc prier celui des amis du Maître qui doit avoir en sa possession les dernières œuvres posthumes encore manuscrites de Victor Hugo, et qui, j'aime à le penser, n'aura pas la réserve de Paul Meurice, de vouloir bien publier ces souvenirs qu'aucune main coupable n'aurait osé détruire. Ce serait accomplir un acte de justice qui, loin de diminuer le grand penseur dans l'esprit de ses lecteurs et de ses admirateurs compléterait l'idée parfaite que l'humanité doit conserver de Victor Hugo.

JEAN ROUXEL.

SONNET A PAUL MEURICE

Dit par l'auteur le jour des obsèques.

Il a suivi le « maître » en compagnon fidèle :
 Tour à tour attiré par le drame profond,
 Par la force du rythme ou le roman fécond,
 Il a serré de près l'aigle à chaque coup d'aile.

Il prit Victor Hugo pour guide et pour modèle :
 Le soleil romantique illumina son front,
 Les poètes futurs tous deux les unirent
 Dans la fraternité de la Muse immortelle.

Ils sont morts chargés d'ans glorieux : c'est en vain
 Que la stérile envie à l'haleine glacée
 Sur leur gloire a soufflé sa rage et son venin.

Épris de République et de libre pensée,
Paul Meurice, à Ruy-Blas ajoutant Struensée,
Rejoint Victor Hugo dans l'au-delà divin.

Paris, 12 décembre 1905.

JULIEN LARROCHE

BIBLIOGRAPHIE

L'homme visible et invisible de Leadbeater.

Les formes pensées d'Annie Besant et C.-W. Leadbeater.

La *Revue Spirite* met en vente deux ouvrages du plus haut intérêt qui viennent de paraître sous les auspices autorisés d'Annie Besant et de C.-W. Leadbeater. Ils reproduisent le résultat de recherches passionnantes qu'ils ont faites dans le domaine de la Pensée, des pensées dont ils ont saisi les formes et les couleurs. Chaque être émet dans son ambiance immédiate des formes-pensées qui permettent d'analyser sa mentalité et de constater son degré d'évolution. L'influence de cette ambiance psycho-physiologique, que les occultistes appellent « l'aura », a été ressentie par beaucoup de personnes dans le voisinage de telle ou telle autre dont la présence détermine une mystérieuse satisfaction ou une contrainte pénible. Telle est la secrète conversation des âmes qui échangent par cette télépathie supra-terrestre des sensations, des sentiments intenses que les arts, et en particulier la belle musique, peuvent seuls faire pressentir. Nos efforts vers l'amélioration intellectuelle et morale modifient cet « aura », le perfectionnent. Les couleurs sombres et troubles qui traduisent les tendances mauvaises font peu à peu et définitivement place à des teintes de plus en plus pures. Les qualités ainsi acquises ne se perdent plus, cela explique la résistance au mal chez certains êtres malgré le voisinage le plus pervers et la fréquentation des milieux les plus déplorables. Nous trouvons ici une explication des innées de Leibnitz, de même que la raison des dispositions naturelles précoces pour les sciences, les arts, etc...

Chaque page de ce livre est une révélation pour ceux que passionne le problème de nos destinées et qui rêvent pour l'humanité un avenir meilleur.

PAUL HEIDET

N.-B. — L'importance des articles présentés ce mois a décidé M. Léopold Dauvil à renvoyer à Mars : *L'abbé Bornave* et *La Mort n'existe pas*.

Le Directeur-Gérant :
PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef:
LÉOPOLD DAUVIL.